LETTRES
SUR LES OUVRAGES
ET
LE CARACTERE
DE
J. J. ROUSSEAU.

DERNIERE EDITION,

Augmentée d'une Lettre de Mme la Comtesse ALEXANDRE DE VASSY, & d'une Réponse de Mme la Baronne DE STAEL.

Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous, qui lui devez des leçons & des larmes,
Pour prix de ces leçons & de ses pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez : je le confie à vous.

L'abbé DE LILLE.

1789.

PRÉFACE.

Je ne connois point d'éloge de Rouſſeau : j'ai ſenti le beſoin de voir mon admiration exprimée. J'aurois ſouhaité ſans doute qu'un autre eût peint ce que j'éprouve ; mais j'ai goûté quelque plaiſir encore en me retraçant à moi-même le ſouvenir & l'impreſſion de mon enthouſiaſme. J'ai penſé que ſi les hommes de génie ne pouvoient être jugés que par un petit nombre d'eſprits ſupérieurs, ils devoient accepter tous les tributs de reconnoiſſance. Les ouvrages dont le bonheur du genre humain eſt le but, placent leurs auteurs au rang de ceux que leurs actions immortaliſent ; & quand on n'a pas vécu de leur temps, on peut être impatient de s'acquitter envers leur ombre, & de dépoſer ſur leur tombe l'hommage que le ſentiment de ſa foibleſſe même ne doit pas empêcher d'offrir.

Peut-être ceux dont l'indulgence daignera préſager quelque talent en moi, me reprocheront-ils de m'être hâtée de traiter un ſujet au-deſſus même des forces que je pouvois eſpérer un jour. Mais

qui ſait ſi le temps ne nous ôte pas plus qu'il ne nous donne? Qui peut oſer prévoir les progrès de ſon eſprit? Comment conſentir à s'attendre, & renvoyer à l'époque d'un avenir incertain l'expreſſion d'un ſentiment qui nous preſſe? Le temps ſans doute détrompe des illuſions; mais il porte quelquefois atteinte à la vérité même, & ſa main deſtructrice ne s'arrête pas toujours à l'erreur. N'eſt-ce pas auſſi dans la jeuneſſe qu'on doit à Rouſſeau le plus de reconnoiſſance? Celui qui a ſu faire une paſſion de la vertu, qui a conſacré l'éloquence à la morale, & perſuadé par l'enthouſiaſme, s'eſt ſervi des qualités & des défauts mêmes de cet âge pour ſe rendre maître de lui.

LETTRES

LETTRES
SUR LES OUVRAGES
ET
LE CARACTERE
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIERE.

Du ſtyle de Rouſſeau, & de ſes premiers diſcours ſur les ſciences, l'inégalité des conditions & les dangers des ſpectacles.

C'est à l'âge de quarante ans que Rouſſeau compoſa ſon premier ouvrage; il falloit que ſon cœur & ſon eſprit fuſſent calmés, pour qu'il pût ſe conſacrer au travail: & tandis que la plupart des hommes ont beſoin de ſaiſir cetre première flamme de la jeuneſſe, pour ſuppléer à la véritable chaleur, l'ame de Rouſſeau étoit conſumée par un feu qui le dévora long-temps avant de l'éclairer;

des idées ſans nombre le dominoient tour-à-tour; il n'en pouvoit ſuivre aucune, parce qu'elles l'entraînoient toutes également. Il appartenoit trop aux objets extérieurs pour rentrer en lui-même; il ſentoit trop pour penſer; il ne ſavoit pas vivre & réfléchir à la fois. Rouſſeau s'eſt donc voué à la méditation, quand les événemens de la vie ont eu moins d'empire ſur lui, & lorſque ſon ame, ſans objet de paſſion, a pu s'enflammer toute entière pour des idées & des ſentimens abſtraits. Il ne travailloit ni avec rapidité, ni avec facilité; mais c'étoit parce qu'il lui falloit pour choiſir entre toutes ſes penſées, le temps & les efforts que les hommes médiocres emploient à tâcher d'en avoir: d'ailleurs ſes ſentimens ſont ſi profonds, ſes idées ſi vaſtes, qu'on ſouhaite à ſon génie cette marche auguſte & lente: le débrouillement du chaos, la création du monde, ſe peint à la penſée comme l'ouvrage d'une longue ſuite d'années, & la puiſſance de ſon auteur n'en paroît que plus impoſante.

Le premier ſujet que Rouſſeau a traité, c'eſt la queſtion ſur l'utilité des ſciences & des arts. L'opinion qu'il a ſoutenue eſt certainement paradoxale; mais elle eſt d'accord avec ſes idées habituelles, & tous les ouvrages qu'il a donnés depuis, ſont comme le développement du ſyſtême dont ce diſcours eſt le premier germe. On a trouvé dans

tous ses écrits la passion de la nature, & la haine pour ce que les hommes y ont ajouté : il semble que pour s'expliquer le mélange du bien & du mal, il l'avoit ainsi distribué. Il vouloit ramener les hommes à une sorte d'état, dont l'âge d'or de la fable donne seul l'idée, également éloigné des inconvéniens de la barbarie & de ceux de la civilisation. Ce projet sans doute est une chimère; mais les alchymistes, en cherchant la pierre philosophale, ont découvert des secrets vraiment utiles. Rousseau, de même, en s'efforçant d'atteindre à la connoissance de la félicité parfaite, a trouvé sur sa route plusieurs vérités importantes. Peut-être en s'occupant de la question sur l'utilité des sciences & des arts, n'a-t-il pas assez observé tous les côtés de l'objet qu'il traitoit; peut-être a-t-il trop souvent lié les arts aux sciences, tandis que les effets des uns & des autres diffèrent entièrement. Peut-être, en parlant de la décadence des empires, suite naturelle des révolutions politiques, a-t-il eu tort de regarder le progrès des sciences comme une cause, tandis qu'il n'étoit qu'un événement contemporain : peut-être n'a-t-il pas assez distingué dans ce discours la félicité des hommes, de la prospérité des empires; car, quand il seroit vrai que l'amour des connoissances auroit distrait les peuples guerriers de la passion des armes, le bonheur du genre humain n'y auroit pas perdu.

Peut-être enfin, avant de décider cette question, falloit-il mieux balancer les inconvéniens & les avantages des deux partis. C'est là seule manière de parvenir à la vérité. Les idées morales ne sont jamais assez précises pour ne pas offrir des ressources à la controverse : le bien & le mal se trouvent par-tout; & celui qui ne se serviroit pas de la faculté de comparer & d'additionner, pour ainsi dire, l'un & l'autre, se tromperoit, ou resteroit sans cesse dans l'incertitude. C'est à la raison plutôt qu'à l'éloquence qu'il appartient de concilier des opinions contraires : l'esprit montre une puissance plus grande, lorsqu'il sait se retenir, se transporter d'une idée à l'autre. Mais il me semble que l'ame n'a toute sa force qu'en s'abandonnant, & je ne connois qu'un homme qui ait su joindre la chaleur à la modération, soutenir avec éloquence des opinions également éloignées de tous les extrêmes, & faire éprouver pour la raison la passion qu'on n'avoit jusqu'alors inspirée que pour les systêmes.

Le second discours de Rousseau traite de l'origine de l'inégalité des conditions : c'est peut-être de tous ses ouvrages, celui où il a mis le plus d'idées. C'est un grand effort du génie de se reporter ainsi aux simples combinaisons de l'instinct naturel. Les hommes ordinaires ne conçoivent pas ce qui est au-dessus ni au-dessous

d'eux; ils reſtent fixés à leur horiſon. On voit à chaque page, combien Rouſſeau regrette la vie ſauvage: il avoit ſon genre de miſanthropie; ce n'étoit pas les hommes, mais leurs inſtitutions qu'il haïſſoit: il vouloit prouver que tout étoit bien en ſortant des mains du créateur; mais peut-être devoit-il avouer que cette ardeur de connoître & de ſavoir, étoit auſſi un ſentiment naturel, don du ciel, comme toutes les autres facultés des hommes; moyens de bonheur, lorſqu'elles ſont exercées; tourment, quand elles ſont condamnées au repos: c'eſt en vain qu'après avoir tout connu, tout ſenti, tout éprouvé, il s'écrie: « N'allez pas plus avant; je reviens, & je » n'ai rien vu qui valût la peine du voyage. » Chaque homme veut être à ſon tour détrompé, & jamais les deſirs ne furent calmés par l'expérience des autres. Il eſt remarquable qu'un des hommes les plus ſenſibles & les plus diſtingués, par ſes connoiſſances & ſon génie, ait voulu réduire l'eſprit & le cœur humain à un état preſque ſemblable à l'abrutiſſement; mais c'eſt qu'il avoit ſenti plus qu'un autre toutes les peines que ces avantages, portés à l'excès, peuvent faire éprouver. C'eſt peut-être aux dépens du bonheur qu'on obtient ces ſuccès extraordinaires, dus à des talens ſublimes. La nature, épuiſée par ces ſuperbes dons, refuſe ſouvent aux grands-hommes

les qualités qui peuvent rendre heureux. Qu'il est cruel de leur accorder avec tant de peine, de leur envier avec tant de fureur cette gloire, seule jouissance qu'il soit peut-être en leur pouvoir de goûter !

Mais avec quelle finesse Rousseau suit les progrès des idées des hommes ! comme il inspire de l'admiration pour les premiers pas de l'esprit humain, & de l'étonnement pour le concours de circonstances qui pût les lui faire faire ! comme il trace la route de la pensée, compose son histoire, & fait un effort d'imagination intellectuelle, de création abstraite au-dessus de toutes les inventions d'événemens & d'images dont les poètes nous ont donné l'idée ! comme il fait, au milieu de ces systêmes, exagérés peut-être, inspirer de justes sentimens de haine pour le vice, & d'amour pour la vertu ! Il est vrai, ses idées positives, comme celles de Montesquieu, ne montrent pas à la fois le mal & le remède, le but & les moyens; il ne se charge pas d'apprendre à exécuter sa pensée; mais il agit sur l'ame, & remonte ainsi plus haut à la première source. On a souvent vanté la perfection du style de Rousseau; je ne sais pas si c'est là précisément l'éloge qu'il faut lui donner : la perfection semble consister, plus encore dans l'absence des défauts, que dans l'existence de grandes beautés; dans la mesure, que

dans l'abandon ; dans ce qu'on eſt toujours, que dans ce qu'on ſe montre quelquefois ; enfin la perfection donne l'idée de la proportion plutôt que de la grandeur. Mais Rouſſeau s'élève & s'abaiſſe tour-à-tour ; il eſt tantôt au-deſſous, tantôt au-deſſus de la perfection même ; il raſſemble toute ſa chaleur dans un centre, & réunit pour brûler, tous les rayons qui n'euſſent fait qu'éclairer, s'ils étoient reſtés épars. Ah! ſi l'homme n'a jamais qu'une certaine meſure de force, j'aime mieux celui qui les emploie toutes à la fois ; qu'il s'épuiſe s'il le faut, qu'il me laiſſe retomber, pourvu qu'il m'ait une fois élevé juſqu'aux cieux. Cependant Rouſſeau, joignant à la chaleur & au génie, ce qu'on appelle préciſément de l'eſprit, cette faculté de ſaiſir des rapports fins & éloignés, qui, ſans reculer les bornes de la penſée, trace de nouvelles routes dans les pays qu'elle a déjà parcourus ; qui, ſans donner du mouvement au ſtyle, l'anime cependant par des contraſtes & des oppoſitions ; Rouſſeau remplit ſouvent, par des penſées ingénieuſes, les intervalles de ſon éloquence, & retient ainſi toujours l'attention & l'intérêt des lecteurs. Une grande propriété de termes, une ſimplicité remarquable dans la conſtruction grammaticale de ſa phraſe, donnent à ſon ſtyle une clarté parfaite : ſon expreſſion rend fidellement ſa penſée ; mais le charme de ſon

expreſſion, c'eſt à ſon ame qu'il le doit. M. de Buffon colore ſon ſtyle par ſon imagination ; Rouſſeau l'anime par ſon caractère : l'un choiſit les expreſſions, elles échappent à l'autre. L'éloquence de M. de Buffon ne peut appartenir qu'à un homme de génie ; la paſſion pourroit élever à celle de Rouſſeau. Mais quel plus bel éloge peut-on lui donner, que de lui trouver, preſque toujours & ſur tant de ſujets, la chaleur que le tranſport de l'amour, de la haine ou d'autres paſſions peuvent inſpirer, une fois dans la vie, à celui qui les reſſent ? Son ſtyle n'eſt pas continuellement harmonieux ; mais dans les morceaux inſpirés par ſon ame, on trouve, non cette harmonie imitative dont les poètes ont fait uſage, non cette ſuite de mots ſonores, qui plairoit à ceux même qui n'en comprendroient pas le ſens ; mais, s'il eſt permis de le dire, une ſorte d'harmonie naturelle, accent de la paſſion, & s'accordant avec elle, comme un air parfait avec les paroles qu'il exprime. Il a le tort de ſe ſervir ſouvent d'expreſſions de mauvais goût ; mais on voit au moins, par l'affectation avec laquelle il les emploie, qu'il connoît bien les critiques qu'on peut en faire ; il ſe pique de forcer ſes lecteurs à les approuver ; & peut-être auſſi que par une ſorte d'eſprit républicain, il ne veut point reconnoître qu'il exiſte des termes bas ou relevés, des rangs

même entre les mots ; mais s'il hasarde des expressions que le goût rejetteroit, comme il a su se le concilier par des morceaux entiers, parfaits sous tous les rapports, celui qui s'affranchit des règles, après avoir su si bien s'y soumettre, prouve au moins qu'il ne les blâme pas par impuissance de les suivre.

Un des discours de Rousseau qui m'a le plus frappé, c'est sa lettre contre l'établissement des spectacles à Genève. Il y a une réunion étonnante de moyens de persuasion, la logique & l'éloquence, la passion & la raison. Jamais Rousseau ne s'est montré avec autant de dignité ; l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté, l'attachement à la morale, guident & animent sa pensée. La cause qu'il soutient, sur-tout appliquée à Genève, est parfaitement juste ; tout l'esprit qu'il met quelquefois à soutenir un paradoxe, est consacré dans cet ouvrage à appuyer la vérité ; aucun de ses efforts n'est perdu, aucun de ses mouvemens ne porte à faux ; il a toutes les idées que son sujet peut faire naître, toute l'élévation, la chaleur qu'il doit exciter : c'est dans cet ouvrage qu'il établit son opinion sur les avantages qui doivent résulter pour les hommes & les femmes, de ne pas se voir souvent en société : sans doute dans une république cet usage est préférable. L'amour de la patrie est un mobile si puissant, qu'il rend les hommes indifférens,

même à ce que nous appellons la gloire : mais dans les pays où le pouvoir de l'opinion affranchit seul de la puissance du maître, les applaudissemens & les suffrages des femmes deviennent un motif de plus d'émulation dont il est important de conserver l'influence. Dans les républiques, il faut que les hommes gardent jusqu'à leurs défauts mêmes ; leur âpreté, leur rudesse, fortifient en eux la passion de la liberté. Mais ces mêmes défauts dans un royaume absolu rendroient seulement tyrans tous ceux qui pourroient exercer quelque pouvoir. D'ailleurs je hasarderai de dire que dans une monarchie, les femmes conservent peut-être plus de sentiment d'indépendance & de fierté que les hommes : la forme des gouvernemens ne les atteint point ; leur esclavage toujours domestique est égal dans tous les pays : leur nature n'est donc pas dégradée, même dans les états despotes ; mais les hommes, créés pour la liberté civile, quand ils s'en sont ravi l'usage, se sentent avilis & tombent souvent alors au-dessous d'eux-mêmes. Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles ! ah ! s'il a voulu les priver de quelques droits étrangers à leur sexe, comme il leur a rendu tous ceux qui lui appartiennent à jamais ! s'il a voulu diminuer leur influence sur les

délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur ! s'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la nature leur a destiné ! s'il s'indigne contre elles, lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore, quand elles se présentent à lui avec les charmes, les foiblesses, les vertus & les torts de leur sexe ! enfin, il croit à l'amour; sa grace est obtenue : qu'importe aux femmes que sa raison leur dispute l'empire, quand son cœur leur est soumis; qu'importe même à celles que la nature a douées d'une ame tendre, qu'on leur ravisse le faux honneur de gouverner celui qu'elles aiment ? non, elles préfèrent de sentir sa supériorité, de l'admirer, de le croire mille fois au-dessus d'elles, de dépendre de lui; parce qu'elles l'adorent; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-mêmes l'exemple, & de ne demander d'autre retour que celui du cœur, dont en aimant, elles se sont rendues dignes. Cependant le seul tort qu'au nom des femmes je reprocherois à Rousseau, c'est d'avoir avancé, dans une note de sa lettre sur les spectacles, qu'elles ne sont jamais capables des ouvrages qu'il faut écrire avec de l'ame ou de la passion. Qu'il leur refuse, s'il le veut, ces vains talens littéraires, qui, loin de les faire aimer des hommes,

les mettent en lutte avec eux ; qu'il leur refuſe cette puiſſante force de tête, cette profonde faculté d'attention dont les grands génies ſont doués : leurs foibles organes s'y oppoſent, & leur cœur, trop ſouvent occupé par leurs ſentimens & par leur malheur, s'empare ſans ceſſe de leur penſée, & ne la laiſſe pas ſe fixer ſur des méditations étrangères à leur idée dominante ; mais qu'il ne les accuſe pas de ne pouvoir écrire que froidement, de ne ſavoir pas même peindre l'amour. C'eſt par l'ame, l'ame ſeule qu'elles ſont diſtinguées ; c'eſt elle qui donne du mouvement à leur eſprit, c'eſt elle qui leur fait trouver quelque charme dans une deſtinée, dont les ſentimens ſont les ſeuls événemens, & les affections les ſeuls intérêts ; c'eſt elle qui les identifie au ſort de ce qu'elles aiment, & leur compoſe un bonheur dont l'unique ſource eſt la félicité des objets de leur tendreſſe ; c'eſt elle enfin qui leur tient lieu d'inſtruction & d'expérience, & les rend dignes de ſentir ce qu'elles ſont incapables de juger. Sapho, ſeule entre toutes les femmes, dit Rouſſeau, a ſu faire parler l'amour. Ah ! quand elles rougiroient d'employer ce langage brûlant, ſigne d'un délire inſenſé, plutôt que d'une paſſion profonde, elles ſauroient du moins exprimer ce qu'elles éprouvent ; & cet abandon ſublime, cette mélancolique douleur, ces ſentimens tout puiſ-

ſans, qui les ſont vivre & mourir, porteroient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des lecteurs, que tous les tranſports nés de l'imagination exaltée des poètes ou des amans.

LETTRE II.

D'Héloïſe.

LA profondeur des penſées, l'énergie du ſtyle, font ſur-tout le mérite & l'éclat des divers diſcours dont j'ai parlé dans ma lettre précédente; mais on y trouve auſſi des mouvemens de ſenſibilité, qui caractériſent d'avance l'auteur d'Héloïſe. C'eſt avec plaiſir que je me livre à me retracer l'effet que cet ouvrage a produit ſur moi : je tâcherai ſur-tout de me défendre d'un enthouſiaſme qu'on pourroit attribuer à la diſpoſition de mon ame, plus qu'au talent de l'auteur. L'admiration véritable inſpire le deſir de faire partager ce qu'on éprouve; on ſe modère pour perſuader, on ralentit ſes pas afin d'être ſuivi. Je me tranſporterai donc à quelque diſtance des impreſſions que j'ai reçues, & j'écrirai ſur Héloïſe, comme je le ferois, je crois, ſi le temps avoit vieilli mon cœur.

Un roman peut être une peinture des mœurs & des ridicules du moment, ou un jeu de l'imagination, qui raſſemble des événemens extraor-

dinaires pour captiver l'intérêt de la curiosité, ou une grande idée morale mise en action & rendue dramatique : c'est dans cette dernière classe qu'il faut mettre Héloïse. Il paroît que le but de l'auteur étoit d'encourager au repentir, par l'exemple de la vertu de Julie, les femmes coupables de la même faute qu'elle. Je commence par admettre toutes les critiques que l'on peut faire sur ce plan. On dira qu'il est dangereux d'intéresser à Julie; que c'est répandre du charme sur le crime, & que le mal que ce roman peut faire aux jeunes filles encore innocentes, est plus certain que l'utilité dont il pourroit être à celles qui ne le sont plus. Cette critique est vraie. Je voudrois que Rousseau n'eût peint Julie coupable que par la passion de son cœur. Je vais plus loin; je pense que c'est pour les cœurs purs seuls qu'il faut écrire la morale; d'abord, peut-être perfectionne-t-elle plutôt qu'elle ne change, guide-t-elle plutôt qu'elle ne ramène; mais d'ailleurs, quand elle est destinée aux ames honnêtes, elle peut servir encore à celles qui ont cessé de l'être. Combien on fait rougir d'une grande faute, en peignant les remords & les malheurs que de plus légères doivent causer! Il me semble aussi que l'indulgence est la seule vertu qu'il est dangereux de prêcher, quoiqu'il soit si utile de la pratiquer. Le crime, abstraitement, doit exciter l'indigna-

tion. La pitié ne peut naître que de l'intérêt qu'inſpire le coupable ; l'auſtérité doit être dans la morale, & la bonté dans ſon application. J'avoue donc, avec les cenſeurs de Rouſſeau, que le ſujet de Clariſſe & de Grandiſſon eſt plus moral ; mais la véritable utilité d'un roman eſt dans ſon effet bien plus que dans ſon plan, dans les ſentimens qu'il inſpire, bien plus que dans les événemens qu'il raconte. Pardonnons à Rouſſeau, ſi, à la fin de cette lecture, on ſe ſent plus animé d'amour pour la vertu, ſi l'on tient plus à ſes devoirs, ſi les mœurs ſimples, la bienfaiſance, la retraite, ont plus d'attraits pour nous. Ceſſons de condamner ce roman, ſi telle eſt l'impreſſion qu'il laiſſe dans l'ame. Rouſſeau lui-même a paru penſer que cet ouvrage étoit dangereux ; il a cru qu'il n'avoit écrit en lettres de feu que les amours de Julie, & que l'image de la vertu, du bonheur tranquille de madame de Wolmar, paroîtroit ſans couleur auprès de ces tableaux brûlans. Il s'eſt trompé ; ſon talent de peindre ſe retrouve par-tout ; & dans ſes fictions comme dans la vérité, les orages des paſſions & la paix de l'innocence agitent & calment ſucceſſivement.

C'eſt un ouvrage de morale que Rouſſeau a eu intention d'écrire ; il a pris, pour le faire, la forme d'un roman : il a peint le ſentiment, qui domine dans ce genre d'ouvrage ; mais s'il eſt

vrai qu'on ne peut émouvoir les hommes ſans le reſſort d'une paſſion; s'il eſt vrai qu'il en eſt peu qui s'enflamment par la penſée, s'élèvent par ſa puiſſance à l'enthouſiaſme de la vertu, ſans qu'aucun ſentiment étranger à elle ait donné du charme & de la vie à cet amour abſtrait de la perfection; ſi le langage des anges ne fait plus effet ſur les hommes, un ange même ne devroit-il pas y renoncer? s'il faut, pour ainſi dire, entraîner les hommes à la vertu; ſi leur imperfection force à recourir, pour les intéreſſer, à l'éloquence d'une paſſion, faut-il blâmer Rouſſeau d'avoir choiſi l'amour? Quel autre eût été plus près de la vertu même? Seroit-ce l'ambition? Toujours la haine & l'envie l'accompagnent: l'ardeur de la gloire? Ce ſentiment n'eſt pas fait pour tous les hommes; il n'eſt pas même entendu par ceux qui ne l'ont jamais éprouvé. Quel théâtre & quel talent ne faut-il pas à cette paſſion? à qui l'inſpirer, ſi ce n'eſt à ceux que rien ne peut empêcher de la reſſentir? Que font les livres au petit nombre d'hommes qui devancent l'eſprit humain? Non, l'amour ſeul pouvoit intéreſſer univerſellement, remplir tous les cœurs, & ſe proportionner à leur énergie; l'amour ſeul enfin pouvoit devenir un mobile auſſi puiſſant qu'utile, lorſque Rouſſeau le dirigeoit.

Peut-être que dans les premiers temps, les hommes

hommes ne connoiſſoient d'autres vertus que celles qui naiſſent de l'amour. L'amour peut quelquefois donner toutes celles que la religion & la morale preſcrivent. L'origine eſt moins céleſte ; mais il ſeroit poſſible de s'y méprendre : quand l'objet de ſon culte eſt vertueux, bientôt on le devient ſoi-même ; un ſuffit pour qu'il y en ait deux. On eſt vertueux quand on aime ce qu'on doit aimer ; involontairement on fait ce que le devoir ordonne : enfin, cet abandon de ſoi-même, ce mépris pour tout ce que la vanité fait rechercher, prépare l'ame à la vertu ; lorſque l'amour ſera éteint, elle y régnera ſeule : quand on s'eſt accoutumé à ne mettre de valeur à ſoi qu'à cauſe d'un autre, quand on s'eſt une fois entièrement détaché de ſoi, on ne peut plus s'y reprendre, & la pitié ſuccède à l'amour. C'eſt-là l'hiſtoire la plus vraiſemblable du cœur.

La bienfaiſance & l'humanité, la douceur & la bonté, ſemblent auſſi appartenir à l'amour. On s'intéreſſe aux malheureux ; le cœur eſt toujours diſpoſé à s'attendrir : il eſt comme ces cordes tendues, qu'un ſouffle fait réſonner. L'amant aimé eſt à la fois étranger à l'envie, & indifférent aux injuſtices des hommes ; leurs défauts ne l'irritent point, parce qu'ils ne le bleſſent pas ; il les ſupporte, parce qu'il ne les ſent pas : ſa penſée eſt à ſa maîtreſſe ; ſa vie eſt dans ſon cœur : le mal

qu'on lui fait ailleurs, il le pardonne, parce qu'il l'oublie ; il eſt généreux ſans effort. Loin de moi, cependant, de comparer cette vertu du moment avec la véritable, loin de moi ſur-tout de lui accorder la même eſtime. Mais, je le répète encore, puiſqu'il faut intéreſſer l'ame par les ſentimens pour fixer l'eſprit ſur les penſées, puiſqu'il faut mêler la paſſion à la vertu, pour forcer à les écouter toutes deux, eſt-ce Rouſſeau qu'il faut blâmer ? & l'imperfection des hommes ne lui faiſoit-il pas une loi des torts dont on le blâme ?

Je ſais qu'on lui reproche d'avoir peint un précepteur qui ſéduit la pupille qui lui étoit confiée ; mais j'avouerai que j'ai fait à peine cette réflexion en liſant la nouvelle Héloïſe. D'abord il me ſemble qu'on voit clairement que cette circonſtance n'a pas frappé Rouſſeau lui-même, qu'il l'a priſe de l'ancienne Héloïſe ; que toute la moralité de ſon roman eſt dans l'hiſtoire de Julie, & qu'il n'a ſongé à peindre Saint-Preux que comme le plus paſſionné des hommes. Son ouvrage eſt pour les femmes ; c'eſt pour elles qu'il eſt fait ; c'eſt à elles qu'il peut nuire ou ſervir. N'eſt-ce pas d'elles que dépend tout le ſort de l'amour ? Je conviens que ce roman pourroit égarer un homme dans la poſition de Saint-Preux : mais le danger d'un livre eſt dans l'expreſſion des ſentimens qui conviennent à

tous les hommes, bien plus que dans le récit d'un concours d'événemens qui, ne se retrouvant peut-être jamais, n'autorisera jamais personne. Saint-Preux n'a point le langage ni les principes d'un corrupteur ; Saint-Preux étoit rempli de ces idées d'égalité que l'on retrouve encore en Suisse ; Saint-Preux étoit du même âge que Julie. Entraînés l'un avec l'autre, ils se rencontroient malgré eux : Saint-Preux n'employoit d'autres armes que la vérité & l'amour ; il n'attaquoit pas ; il se montroit involontairement. Saint-Preux avoit aimé avant de vouloir l'être ; Saint-Preux avoit voulu mourir, avant de risquer de troubler la vie de ce qu'il aimoit ; Saint-Preux combattoit sa passion : c'est-là la vertu des hommes ; celle des femmes est d'en triompher. Non, l'exemple de Saint-Preux n'est point immoral ; mais celui de Julie pouvoit l'être. La situation de Julie se rapproche de toutes celles que le cœur fait naître ; & le tableau de ses torts pourroit être dangereux, si ses remords & la suite de sa vie n'en détruisoient pas l'effet ; si dans ce roman la vertu n'étoit pas peinte en traits aussi ineffaçables que l'amour.

Le tableau d'une passion violente est sans doute dangereux ; mais l'indifférence & la légèreté avec laquelle d'autres auteurs ont traité les principes, supposent bien plus de corruption de mœurs, & y contribuent davantage. Julie coupable insulte

moins à la vertu, que celle même qui la conserve sans y mettre de prix, qui n'y manque pas par calcul & l'observe sans l'aimer. Si l'indulgence étoit réservée à l'excès de la passion, l'exerceroit-on souvent? faudroit-il désespérer du cœur qui l'auroit éprouvé? Non, son ame égarée pourroit encore retrouver toute son énergie; mais n'attendez rien de celle qui s'est dégoûtée de la vertu, qui s'est corrompue lentement; tout ce qui arrive par degré est irremédiable.

Peut-être Rousseau s'est-il laissé aller à l'impulsion de son ame & de son talent : il avoit le besoin d'exprimer ce qu'il y a de plus violent au monde, la passion & la vertu en contraste & réunies. Mais voyez comme il a respecté l'amour conjugal! peut-être que, suivant le cours habituel de ses pensées, il a voulu attaquer, par l'exemple des malheurs de Julie & de l'inflexible orgueil de son père, les préjugés & les institutions sociales. Mais comme il révère le lien auquel la nature nous destine! comme il a voulu prouver qu'il est fait pour rendre heureux, qu'il peut suffire au cœur, lors même qu'il a connu d'autres délices! Qui oseroit se refuser à sa morale? Est-il étranger aux passions? méconnoît-il leur empire? a-t-il acquis le droit de parler aux ames tendres, & de leur apprendre quels sont les sacrifices qui sont en leur puissance? Qui oseroit répondre

qu'ils font impoffibles, lorfque Rouffeau nous apprend que la plus paffionnée des femmes, que Julie en a été capable ; qu'elle a pu trouver le bonheur dans l'accompliffement de fes devoirs, & ne s'en eft plus écartée jufqu'au dernier moment de fa vie ? On fe croit difpenfé de reffembler aux héroïnes parfaites ; on auroit honte de n'avoir pas même les vertus d'une femme coupable.

Nos ufages retiennent les jeunes filles dans les couvens. Il n'eft pas même à craindre que ce roman les éloigne des mariages de convenance. Elles ne dépendent jamais d'elles ; tout ce qui les environne s'occupe à défendre leur cœur d'impreffions fenfibles ; la vertu, & fouvent auffi l'ambition de leurs parens, veillent fur elles. Les hommes mêmes, bizarres dans leurs principes, attendent qu'elles foient mariées pour leur parler d'amour. Tout change autour d'elles à cette époque ; on ne cherche pas à leur exalter la tête par des fentimens romanefques, mais à leur flétrir le cœur par de froides plaifanteries fur tout ce qu'elles avoient appris à refpecter. C'eft alors qu'elles doivent lire Héloïfe ; elles fentiront d'abord en lifant les lettres de Saint-Preux, combien ceux qui les environnent font loin du crime même de les aimer ; elles verront enfuite combien le nœud du mariage eft facré ; elles apprendront à connoître l'importance de fes devoirs, le bon-

heur qu'ils peuvent donner, lors même que le ſentiment ne leur prête point ces charmes. Qui jamais l'a ſenti plus profondément que Rouſſeau? quelle preuve plus frappante pouvoit-il en offrir?

S'il eût peint deux amans que la deſtinée auroit réunis, dont toute la vie ſeroit compoſée de jours dont l'attente d'un ſeul eût autrefois ſuffi pour embellir un long eſpace de l'année; qui, faiſant enſemble la route de la vie, ſeroient indifférens ſur les pays qu'ils parcourroient; qui adoreroient dans leur enfant une image chérie; un être dans lequel leurs ames ſe ſont réunies, leurs vies ſe ſont confondues; qui accompliroient tous leurs devoirs comme s'ils cédoient à tous leurs mouvemens; pour qui le charme de la vertu ſe ſeroit joint à l'attrait de l'amour, la volupté du cœur aux charmes de l'innocence : la piété attacheroit encore ces deux époux l'un à l'autre; enſemble ils remercieroient l'Etre ſuprême. Le bonheur permet-il d'être athée? Il eſt des bienfaits ſi grands, qu'ils donnent le beſoin de la reconnoiſſance; il eſt des bienfaits dont il ſeroit ſi cruel de ne pas jouir toujours, que le cœur cherche à ſe repoſer ſur des eſpérances ſenſibles : le haſard eſt une idée trop aride, qui n'a jamais pu raſſurer une ame tendre. Ce ne ſeroit plus comme autrefois, par un lien ſecret, inconnu, qu'ils tiendroient l'un à l'autre; c'eſt à la face des hommes, c'eſt

devant Dieu qu'ils auroient formé ce nœud que rien ne pourroit plus rompre ; leur nom, leurs enfans, leur demeure, tout leur rappelleroit leur bonheur, tout leur annonceroit sa durée ; chaque instant feroit naître une nouvelle jouissance. Que de détails de bonheur dans une union intime ! Ah ! si, pour nous faire adorer ce lien respectable, Rousseau nous eût peint une telle union, sa tâche eût été facile ; mais est-ce la vertu qu'il eût prêchée ? est-ce une leçon qu'il eût donnée ? auroit-il été utile aux hommes, en excitant l'envie des malheureux, en n'apprenant aux heureux que ce qu'ils savent ? Non, c'est un plan plus moral qu'il a suivi.

Il a peint une femme mariée malgré elle, ne tenant à son époux que par l'estime, portant au fond du cœur & le souvenir d'un autre bonheur, & l'amour d'un autre objet ; passant sa vie entière, non dans ce tourbillon du monde, qui peut faire oublier & son époux & son amant ; qui ne permet à aucune pensée, à aucun sentiment de dominer en nous ; éteint toutes les passions, & rétablit le calme par la confusion, & le repos par l'agitation ; mais dans une retraite absolue, seule avec M. de Wolmar, à la campagne, près de la Nature, & disposée par elle à tous les sentimens du cœur qu'elle inspire ou retrace. C'est dans cette situation que Rousseau nous peint Julie, se faisant par la

vertu une félicité à elle; heureuse par le bonheur qu'elle donne à son époux, heureuse par l'éducation qu'elle destine à ses enfans, heureuse par l'effet de son exemple sur ce qui l'entoure, heureuse par les consolations qu'elle trouve dans sa confiance en son Dieu. C'est un autre bonheur sans doute que celui que je viens de peindre; il est plus mélancolique; on peut le goûter & verser encore quelquefois des larmes: mais c'est un bonheur plus fait pour des êtres passagers sur la terre qu'ils habitent; on en jouit, sans le regretter quand on le perd; c'est un bonheur habituel, qu'on posséde tout entier, sans que la réflexion ni la crainte lui ôtent rien; un bonheur, enfin, dans lequel les ames pieuses trouvent toutes les délices que l'amour promet aux autres: c'est ce sentiment si pur, peint avec tant de charmes, qui rend ce roman moral; c'est ce sentiment qui en eût fait le plus moral de tous, si Julie nous eût offert en tout temps, non, comme disent les anciens, le spectacle de la vertu aux prises avec le malheur, mais avec la passion, bien plus terrible encore, & si cette vertu pure & sans tache n'eût pas perdu de son charme en ressemblant au repentir.

Je sais aussi que l'impression du tableau de la vie domestique de madame de Wolmar, pourroit être détruite par le reproche qu'on lui fait d'avoir con-

ſenti à ſe marier : mais malheur à celle qui ſe croiroit le courage de ne pas l'imiter ! les droits, les volontés d'un père peuvent être oubliés loin de lui ; la paſſion préſente efface tous les ſouvenirs ; mais un père à genoux plaidant lui-même ſa cauſe ; ſa puiſſance, augmentée par ſa dépendance volontaire ; ſon malheur, en oppoſition avec le nôtre ; la prière, lorſqu'on attendoit la force, qui peut réſiſter à ce ſpectacle ? il ſuſpend l'amour même. Un père qui parle comme un ami, qui émeut à la fois le cœur & la nature, eſt ſouverain de l'ame, & peut tout obtenir. Il reſte encore à juſtifier Julie de ne pas avoir avoué ſa faute à M. de Wolmar. La révéler avant ſon mariage, c'étoit tenter un moyen ſûr de le rendre impoſſible ; c'étoit tromper ſon père. Après qu'un lien indiſſoluble l'eût attaché à M. de Wolmar, c'étoit riſquer le bonheur de ſon époux, que de lui faire perdre l'eſtime qu'il avoit pour elle. Je ne ſais pas ſi le ſacrifice de ſa délicateſſe, même au repos d'un autre, n'eſt pas digne d'une grande admiration ; les vertus qui ne diffèrent pas des vices aux yeux des hommes, ſont les plus difficiles à exercer. Se confier dans la pureté de ſes intentions ; s'élever au-deſſus de l'opinion ; n'eſt-ce pas là le caractère d'un amour déſintéreſſé pour ce qui eſt bien ? Cependant, comme j'aimerois le mouvement qui porteroit à tout avouer ! je le retrouve avec plaiſir dans Julie, & j'applaudis à

Rouſſeau, qui a penſé que ce n'étoit pas aſſez d'oppoſer dans la même perſonne la réflexion au penchant; mais qu'il falloit encore que ce fût un autre, que ce fût Claire qui ſe chargeât de détourner Julie de découvrir ſa faute à M. de Wolmar, afin que Julie conſervât tout le charme de l'abandon & parût plutôt arrêtée, que capable de ſe retenir. Quelle que ſoit ſur ce point l'opinion générale, au moins il eſt vrai que quand Rouſſeau ſe trompe, c'eſt preſque toujours en s'attachant à une idée morale, plutôt qu'à une autre : c'eſt entre les vertus qu'il choiſit, & la préférence qu'il donne, peut ſeule être attaquée ou défendue.

Mais comment admirer aſſez l'éloquence & le talent de Rouſſeau? Quel ouvrage que ce roman! quelles idées ſur tous les ſujets ſont éparſes dans ce livre! il paroît que Rouſſeau n'avoit pas l'imagination qui fait inventer une ſucceſſion d'événemens nouveaux; mais combien les ſentimens & les penſées ſuppléent à la variété des ſituations! ce n'eſt plus un roman, ce ſont des lettres ſur des ſujets différens; on y découvre celui qui doit faire Emile & le contrat ſocial : c'eſt ainſi que les Lettres Perſannes annoncent l'Eſprit des lois. Pluſieurs écrivains célèbres ont mis de même dans leur premier ouvrage le germe de tous les autres. On commence par penſer ſur tout, on parcourt tous les objets, avant de s'aſſujettir à un plan, avant de ſuivre

une route : dans la jeuneſſe les idées viennent en foule : on a peut-être dès-lors toutes celles qu'on aura ; mais elles ſont encore confuſes : on les met en ordre enſuite, & leur nombre augmente aux yeux des autres ; on les domine, on les ſoumet à la raiſon, & leur puiſſance devient en effet plus grande.

Quelle belle lettre pour & contre le ſuicide ! quel puiſſant argument de métaphyſique & de penſée ! celle qui condamne le ſuicide eſt inférieure à celle qui le défend, ſoit que l'horreur naturelle & l'inſtinct de la conſcience faſſent la force de cette ſage opinion, plus que le raiſonnement même ; ſoit que Rouſſeau ſe ſentît né pour être malheureux, & craignît de s'ôter ſa dernière reſſource en ſe perſuadant lui-même.

Quelle lettre ſur le duel ! comme il a combattu ce préjugé en homme d'honneur ! comme il a reſpecté le courage ! comme il a ſenti qu'il falloit en être enthouſiaſte, pour avoir le droit de le blâmer, & lui parler à genoux pour pouvoir l'arrêter ! c'eſt Julie, je le ſais, qui écrit cette lettre ; mais c'eſt le tort de Rouſſeau, comme auteur de roman, c'eſt ſon mérite, comme écrivain penſeur, de faire parler toujours Julie comme s'il eût parlé lui-même.

Je l'avouerai cependant, ſouvent je n'aime pas à reconnoître Rouſſeau dans Julie, je voudrois y

trouver les idées, mais non le caractère d'un homme. La convenance, la modestie d'une femme, d'une femme même coupable, y manquent dans plusieurs lettres : la pudeur survit encore au crime, quand la passion l'a fait commettre. Il me semble aussi que ses sermons continuels à Saint-Preux sont déplacés ; une femme coupable peut encore aimer la vertu ; mais il ne lui est plus permis de la prêcher : c'est avec un sentiment de tristesse & de regret que ce mot doit sortir de sa bouche. Je ne retrancherois rien à la morale de Julie ; mais je voudrois qu'elle se l'adressât à elle-même, & que le spectacle de son repentir fût le seul moyen qu'elle crût avoir le droit d'employer pour ramener son amant à la vertu. Je ne puis supporter le ton de supériorité qu'elle conserve avec Saint-Preux : une femme est au-dessous de son amant quand il l'a rendue coupable : les charmes de son sexe lui restent ; mais ses droits sont perdus ; elle peut entraîner, mais elle ne doit plus commander.

On a souvent agité s'il étoit dans la nature que Julie sacrifiât le seul rendez-vous qu'elle croyoit pouvoir donner à Saint-Preux, au desir d'obtenir le congé de Claude Anet. Je crois possible qu'un acte de bienfaisance l'emporte dans son cœur, sur le bonheur de voir son amant ; il peut être dans la nature de ne pas être arrêté par le premier des devoirs, & de céder à la pitié ; c'est un mouve-

ment qui tient de la paſſion, qui agit comme elle à l'inſtant & directement ſur le cœur; il lutte avec plus de ſuccès contre elle, que les plus importantes réflexions ſur l'honneur & la vertu. Mais je trouve quelquefois dans cet ouvrage des idées bizarres en ſenſibilité, & je crois qu'elles viennent toutes de la tête, car le cœur ne peut plus rien inventer: il peut ſe ſervir d'expreſſions nouvelles; mais tous ſes mouvemens, pour être vrais, doivent être connus; car c'eſt par-là que tous les hommes ſe reſſemblent. Je ne puis ſupporter, par exemple, la méthode que Julie met quelquefois dans ſa paſſion; enfin, tout ce qui, dans ſes lettres, ſemble prouver qu'elle eſt encore maîtreſſe d'elle-même, & qu'elle prend d'avance la réſolution d'être coupable. Quand on renonce aux charmes de la vertu il faut au moins avoir tous ceux que l'abandon du cœur peut donner. Rouſſeau s'eſt trompé, s'il a cru, ſuivant les règles ordinaires, que Julie paroîtroit plus modeſte en ſe montrant moins paſſionnée; non: il falloit que l'excès même de cette paſſion fût ſon excuſe, & ce n'eſt qu'en peignant la violence de ſon amour qu'il diminuoit l'immoralité de la faute que l'amour lui faiſoit commettre.

Il me reſte encore une critique à faire: je me hâte; elles m'importunent. Les plaiſanteries de Claire manquent à mes yeux, preſque toujours, de goût comme de grace: il faut, pour atteindre

à la perfection de ce genre, avoit acquis à Paris cette espèce d'instinct qui rejette, sans s'en rendre même raison, tout ce que l'examen le plus fin condamneroit; c'est à son propre tribunal qu'on peut juger si un sentiment est vrai, si une pensée est juste; mais il faut avoir une grande habitude de la société pour prévoir sûrement l'effet d'une plaisanterie. D'ailleurs Rousseau étoit l'homme du monde le moins propre à écrire gaiement: tout le frappoit profondément. Il attachoit les plus grandes pensées aux plus petits événemens, les sentimens les plus profonds, aux aventures les plus indifférentes; & la gaieté fait le contraire. Habituellement malheureux, celle du caractère lui manquoit, & son esprit n'étoit pas propre à y suppléer: enfin, il est tellement fait pour la passion & pour la douleur, que sa gaieté même conserve toujours un caractère de contrainte; on s'apperçoit que c'est avec effort qu'il y est parvenu: il n'en a pas la mesure, parce qu'il n'en a pas le sentiment, & les nuages de la tristesse obscurcissent, malgré lui, ce qu'il croit des rayons de joie. Ah! qu'il pouvoit aisément renoncer à ce genre, si peu digne d'admiration! Quelle éloquence! quel talent que le sien pour transmettre & communiquer les plus violens mouvemens de l'ame!

Des idées de destin, de sort inévitable, de courroux des dieux, diminuent l'intérêt de Phèdre

& de tous les amours peints par les anciens : l'héroïſme & la galanterie chevalereſque, font le charme de nos romans modernes ; mais le ſentiment qui naît du libre penchant du cœur, le ſentiment à la fois ardent & tendre, délicat & paſſionné, c'eſt Rouſſeau qui, le premier, a cru qu'on pouvoit exprimer ſes brûlantes agitations c'eſt Rouſſeau qui, le premier, l'a prouvé.

Que le lieu de la ſcène eſt heureuſement choiſi ! La nature en Suiſſe eſt ſi bien d'accord avec les grandes paſſions ! comme elle ajoute à l'effet de la touchante ſcène de la Meillerie ! comme les tableaux que Rouſſeau en fait ſont nouveaux ! qu'il laiſſe loin derrière lui ces idylles de Geſner, ces prairies émaillées de fleurs, ces berceaux entrelacés de roſes ! comme l'on ſent vivement que le cœur ſeroit plus ému, s'ouvriroit plus à l'amour près de ces rochers qui menacent les cieux, à l'aſpect de ce lac immenſe, au fond de ces forêts de cyprès, ſur le bord de ces torrens rapides, dans ce ſéjour qui ſemble ſur les confins du chaos, que dans ces lieux enchantés, fades comme les bergers qui l'habitent !

Enfin, il eſt une lettre moins vantée que les autres, mais que je n'ai pu lire jamais ſans un attendriſſement inexprimable : c'eſt celle que Julie écrit à Saint-Preux au moment de mourir : peut-être n'eſt-elle pas auſſi touchante que je le penſe ;

ſouvent un mot qui répond juſte à notre cœur, une ſituation qui nous retrace ou des ſouvenirs ou des chimères, nous fait illuſion, & nous croyons que l'auteur eſt la cauſe de cet effet de ſon ouvrage: mais Julie apprenant à Saint-Preux qu'elle n'a pu ceſſer de l'aimer, Julie, que je croyois guérie, me montrant un cœur bleſſé plus profondément que jamais; ce ſentiment de bonheur que la ceſſation d'un long combat lui donne; cet abandon que la mort autoriſe & que la mort va terminer; ces mots ſi ſombres & ſi mélancoliques, *adieu pour jamais, adieu*, ſe mêlant aux expreſſions d'un ſentiment créé pour le bonheur de la vie; cette certitude de mourir, qui donne à toutes ſes paroles un caractère ſi ſolemnel & ſi vrai; cette idée dominante; cet objet qui l'occupe ſeul au moment où la plupart des hommes concentrent ſur eux-mêmes ce qu'il leur reſte de penſée; ce calme qu'à l'inſtant de la mort le malheur donne encore plus ſûrement que le courage; chaque mot de cette lettre enfin ont rempli mon ame de la plus vive émotion. Ah! qu'on voit avec peine la fin d'une lecture qui nous intéreſſoit comme un événement de notre vie, & qui, ſans troubler notre cœur, mettoit en mouvement tous nos ſentimens & toutes nos penſées!

LETTRE

LETTRE III.

D'Emile.

Je vais maintenant parler de l'ouvrage qui a consacré la gloire de Rousseau; de celui que son nom d'abord nous rappelle, & qui confond l'envie, après l'avoir excitée. L'auteur d'Emile s'étoit fait connoître dans ses premiers écrits : avant même d'avoir élevé ce grand édifice, il en avoit montré la puissance; mais l'admiration, sentiment plus qu'involontaire, puisqu'on se plaît à y résister, n'auroit peut-être pas généralement accordé aux autres ouvrages de Rousseau, si, forcé de couronner Emile, il n'avoit pas fallu respecter partout la trace du talent qui sut ainsi se développer à nos yeux.

C'est un beau systême que celui qui, recevant l'homme des mains de la nature, réunit toutes ses forces pour conserver en lui l'empreinte qu'il a reçue d'elle, & l'exposer au monde sans l'effacer. On répète souvent que dans la vie sociale, il est impossible, mais je ne sais pas pourquoi l'on n'a voulu trouver cette auguste empreinte que dans l'homme sauvage; ce n'est pas le progrès des lumières, ni l'ordre civil, c'est l'erreur & l'injustice qui nous éloignent de la nature :

l'homme ſeul ne peut atteindre à toutes les connoiſſances des hommes réunis pendant pluſieurs ſiècles. Mais le fil d'Ariane conduit depuis les premiers pas juſqu'aux derniers : l'eſprit juſte & le cœur droit peuvent concevoir toutes les combinaiſons néceſſaires des devoirs & des penſées de cette vie. On croit avoir jugé les idées de Rouſſeau, quand on a appellé ſon livre un ouvrage ſyſtématique: peut-être les bornes de l'eſprit humain ont-elles été aſſez reculées depuis un ſiècle, pour qu'on ait l'habitude de reſpecter les penſées nouvelles; mais ne ſeroit-il pas poſſible même qu'il vînt un temps où l'on ſe fût tellement éloigné des ſentimens naturels, qu'ils paruſſent une découverte, & où l'on eût beſoin d'un homme de génie pour revenir ſur ſes pas, & retrouver la route dont les préjugés du monde auroient effacé la trace? c'eſt ce ſublime effort dont Rouſſeau s'eſt montré coupable.

L'homme reçoit trois éducations, celle de la nature, de ſon précepteur & du monde. Rouſſeau a voulu confondre les deux premières; il développe les facultés de ſon élève, comme ſes forces phyſiques, avec le temps, ſans ralentir ni hâter ſa marche; il ſait qu'il doit vivre parmi des hommes qui ſe ſont condamnés à une exiſtence contraire aux idées naturelles; mais comme la loi de la néceſſité eſt la première qu'il lui apprit à reſpecter, il ſupportera

les inſtitutions ſociales comme les accidens de la nature ; & les jugemens droits, les ſentimens ſimples qu'on lui a inſpirés guideront ſeulement ſa conduite, & ſoutiendront ſon ame. Qu'importe ſi, ſur le théâtre du monde, il eſt acteur ou témoin? on ne le verra point troubler le ſpectacle; & ſi les illuſions lui manquent, les plaiſirs vrais lui reſteront. On ſe plaint des ſoins infinis que cette éducation exigeroit; ſans doute dans un ſéjour peſtiféré l'on ſe défend avec peine de la contagion ; mais Emile enfant, s'élèveroit de lui-même dans une ville habitée par des Emiles. Mais quand la moitié de la vie ſeroit conſacrée à aſſurer le bonheur de celle d'un autre, y a-t-il beaucoup d'hommes qui duſſent regretter cet emploi de leur temps ? Enfin, ſi les femmes, s'élevant au-deſſus de leur ſort, oſoient prétendre à l'éducation des hommes ; ſi elles ſavoient dire ce qu'ils doivent faire; ſi elles avoient le ſentiment de leurs actions, quelle noble deſtinée leur ſeroit réſervée !

Rouſſeau veut qu'on développe les facultés avant d'apprendre les ſciences : en effet, l'enfant dont l'eſprit n'eſt pas au niveau de la mémoire, retiendra ce qu'il n'entend pas, & cette habitude diſpoſe à l'erreur. J'ignore ſi Rouſſeau ne tarde pas trop le moment où l'étude doit être permiſe : il ne peut être fixé; les enfans diffèrent entr'eux comme les hommes. Quel bon eſprit on prépare à celui qui

n'adopta jamais que ce qu'il a compris ! Je le ſais, la jeuneſſe efface les erreurs de l'enfance & perd les ſiennes à ſon tour; mais celui qui, ſuivant ſon âge, n'auroit jamais cru que la vérité arriveroit à la principale époque de la vie avec un jugement inaltérable; & les idées morales, devenues pour lui comme des propoſitions de géométrie, s'enchaîneroient dans ſa penſée depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort; on ne le préſerveroit pas des mouvemens des paſſions, mais on le garantiroit des excuſes qu'elles cherchent : il pourroit être entraîné, mais jamais égaré; & s'il tomboit dans le précipice, il s'y verroit au moins, & ſes yeux reſtés ouverts, l'aideroient bientôt à s'en retirer lui-même. Que j'aime cette éducation ſans ruſe & ſans deſpotiſme, qui traite l'enfant comme un homme foible, & non comme un être dépendant ! qui le force à l'obéiſſance, non en le faiſant plier ſous la volonté d'un gouverneur ou d'un père dont il ne connoîtroit pas les droits, & dont il haïroit l'empire, mais ſous la néceſſité muette, mais inflexible, ſous la néceſſité, éternelle puiſſance qui le commandera quand ſes maîtres ne pourront plus rien ſur lui; pouvoir qui n'avilit pas celui qui s'y ſoumet, & ne donne point à un homme l'habitude d'obéir aux autres hommes. L'enfance précède la vie; qu'elle en ſoit le tableau raccourci : le ſoir du jour, ſouillé par nos fautes, un maître ſévère ne vient point nous impoſer des

punitions qui ne naiſſent point d'elles; mais nos amis s'éloignent, ſi nous les avons bleſſés ; mais on ceſſe de nous croire, ſi nous avons trompé. La ſeule ruſe permiſe avec les enfans, c'eſt de les traiter comme des hommes ; de faire naître autour d'eux l'expérience, en leur cachant le peu d'importance qu'on attache à leurs premiers torts, & le charme de leurs petites graces, préſage de l'empire que d'autres ſéductions peuvent avoir un jour. Il eſt un genre d'expérience toutefois qu'on doit retarder le plus poſſible; c'eſt la connoiſſance des vices des hommes: il faut être bien fort pour braver l'exemple & ſupporter l'injuſtice. Les enfans ne doivent jamais éprouver les défauts de ceux qui les environnent. Que cette grande & dernière leçon ſoit réſervée pour l'âge où l'on a déjà choiſi ſa route. La vertu n'eſt pas comme la gloire, un but d'émulation; ceux qui prétendent à l'une, ne veulent point d'égaux; ceux qui cherchent l'autre, ralentiſſent quelquefois leurs efforts, lorſqu'ils trouvent des compagnons de pareſſe. Il faut être homme pour apprendre ſans danger à connoître les hommes. Il paroiſſoit difficile d'exciter les enfans à l'étude, ſans employer les moyens ordinaires de l'éducation, ſans manquer au principe qui conſerve dans l'enfant la dignité d'homme, en ne lui apprenant ni à commander ni à obéir. Rouſſeau s'aſſure de ſa docilité par la dépendance de ſa nature: elle

l'oblige à un échange de ſervices, premier fondement de toute ſociété. Les connoiſſances ſont nées du beſoin des hommes ; & depuis que tous les ont acquiſes, elles ſont encore plus utiles à chacun d'eux. On peut amener une circonſtance qui en faſſe ſentir à l'enfant la néceſſité, & lui inſpire aujourd'hui le deſir de cette même ſcience, dont hier il eût fallu lui commander l'étude : mais, dira-t-on, pourquoi ne le pas conduire par la reconnoiſſance & par la tendreſſe ? Le premier de ces ſentimens n'eſt pas conçu par un enfant ; il n'unit point enſemble le préſent & le paſſé : le ſecond doit naître de lui-même ; mais ſon action ne développe ni le jugement ni la penſée : elle n'a pas le même empire ſur tous ces jeunes cœurs, & ne leur donne point l'idée de la vie, où des relations de tous genres tirent leurs forces de la raiſon & de la néceſſité. Rouſſeau ſe ſert pour l'enfance des reſſorts qui doivent mouvoir tous les âges. Avec quel ſoin n'interdit-il pas ces motifs d'émulation & de rivalité, qui préparent d'avance les paſſions de la jeuneſſe ?

Emile n'eſt point un guerrier, un poète, un adminiſtrateur ; c'eſt un homme, l'homme que la nature inſtruit de toutes les découvertes de la ſociété ; il voit plus loin que le ſauvage, mais dans la même direction ; il a ajouté des idées juſtes ; mais une erreur ne peut entrer dans ſa

tête. Tout le monde a adopté le syftême phyfique d'éducation de Rouffeau. Un fuccès certain n'a point trouvé de contradicteurs; fes idées morales font fur le même modèle; aucun lien importun ne gêne les mouvemens des enfans; la contrainte ne borne point leur liberté : Rouffeau les exerce par degrés; il veut qu'ils faffent eux-mêmes tout ce que leurs petites forces leur permettent; il ne hâte point leur efprit; il ne les fait pas arriver au réfultat fans paffer par la route: enfin, fi la même penfée avoit créé le monde phyfique & le monde moral; fi l'un étoit, pour ainfi dire, le relief de l'autre, pourquoi fe refuferoit-on à trouver dans l'enfemble du fyftême de Rouffeau la preuve de fa vérité? Je ne fais pas fi je fuivrois entièrement pour mon fils la méthode de Rouffeau; peut-être ma vanité voudroit-elle le former pour un état déterminé, afin qu'il fût de bonne heure avancé dans une carrière; au moins je me dirois: c'eft ainfi qu'on doit élever l'homme; c'eft l'éducation de l'efpèce, plutôt que celle de l'individu. Mais il faut l'étudier comme ces modèles de proportion, que les fculpteurs ont toujours devant les yeux, quelques foient les ftatues qu'ils veulent faire. C'eft l'éloquence de Rouffeau qui ranima le fentiment maternel, dans une certaine claffe de la fociété; il fit connoître aux mères ce devoir & ce bonheur; il leur infpira le defir de ne céder

à perſonne les premières careſſes de leurs enfans ; il interdit autour d'eux les ſerviles reſpects des valets, qui leur font ſentir leur rang, en leur montrant le contraſte de leur foibleſſe & de leur puiſſance ; mais il permet les tendres ſoins d'une mère : ils ne gâteront point l'enfant qui les reçoit : être ſervi rend tyran ; mais être aimé rend ſenſible. Qui, des mères ou des enfans, doit le plus de reconnoiſſance à Rouſſeau ? Ah ! ce ſont les mères ſans doute : ne leur a-t-il pas appris, (comme l'écrivoit une femme dont l'ame & l'eſprit font le charme de ceux qu'elle admet à la connoître) « à retrouver dans leur enfant une ſeconde jeuneſſe, » dont l'eſpérance recommence pour elles, quand » la première s'évanouit ? » Ah ! tout n'eſt pas encore perdu pour la mère malheureuſe dont les fautes ou la deſtinée ont empoiſonné la vie ! ces jours de douleur lui ont peut-être valu l'expérience, qui préſervera des mêmes peines le jeune objet de ſes ſoins & de ſa tendreſſe. Dans tous les portraits de Rouſſeau, on l'a peint couronnée par des enfans. En effet, il a ſu rendre cet âge à ſon bonheur ; & peut-être n'eſt-il que celui-là d'aſſuré dans la vie. Bientôt la jeuneſſe arrive ; ce temps fauſſement vanté ; ce temps des paſſions & des larmes : oui, ma fille, j'écouterai pour toi les leçons de Rouſſeau : ſon éloquente bonté te répond de mon indulgence : peut-être l'aurois-je trouvée

dans mon ame ; mais l'impreſſion de ſes ſublimes ouvrages eſt ſi profonde, qu'on la confond avec celle de la nature même : oui, je t'aſſurerai des jours de bonheur, dans cet âge où l'imagination ne craint rien de l'avenir, où le moment préſent compoſe toute la vie, où le cœur aime ſans inquiétude, où le plaiſir ſe fait ſentir, tandis que la peine eſt encore inconnue. Le bonheur de l'enfant dépend de ſa mère : hélas ! un jour peut-être je te preſſerai vainement contre mon ſein ; mes careſſes ne feront plus renaître le calme dans ton ame. Jouis de ces courts inſtans, d'une félicité qu'on ceſſe de deſirer en ceſſant de la goûter, & qui ne laiſſe après elle ni regret ni repentir. Je ne veux point oublier que la jeuneſſe ſuccède à l'enfance, je ne veux point que la première époque de la vie ſoit inutile au reſte de la tienne ; mais je veux la conſidérer comme une partie de ces années que tu dois paſſer ſur la terre, & m'occuper d'elles pour elles. Si je meurs avant d'avoir vu le ſuccès de mes ſoins, tu me devras du moins les beaux jours de ton enfance ; & ce doux ſouvenir te fera chérir ma mémoire & reſpecter le génie ſublime qui raffermit mon eſprit dans la route que mon cœur étoit impatient de ſuivre.

Rouſſeau n'a point voulu qu'Emile fût un homme extraordinaire. Le génie & l'héroïſme ſont des exceptions de la nature dont elle fait ſeule l'édu-

cation. Il l'a peint tel que tous les pères peuvent eſpérer de rendre leur fils, en ſuivant le même plan. Je me demanderois, pour juger de ce ſyſtême, s'il eſt vrai que tous les effets naiſſent des moyens, & ſi ces effets ſont deſirables ? Or, il me ſemble que l'enfant élevé ſuivant les principes de Rouſſeau ſeroit Emile; & qu'on ſeroit heureux d'avoir Emile pour fils ! Je ſuis loin d'adopter le ſyſtême d'Helvétius, & d'attribuer à l'éducation ſeule, la diſtance de Voltaire aux autres hommes ! Les talens de l'eſprit ſont ſans doute inégaux par la nature ; mais les ſentimens innés dans tous les cœurs peuvent être développés par l'éducation; & je crois qu'elle avoit preſque toujours une manière de rendre ou plutôt de laiſſer à l'ame ſa bonté primitive. Pour un aveugle-né, combien ont perdu la vue ! Je ſais qu'il paroîtra peut-être extraordinaire d'adopter le ſyſtême de Rouſſeau : on s'accorde pour admirer ſon éloquence; mais on a trouvé ſimple de croire que cette imagination ſi vive & ſi féconde, cette ame ſi paſſionnée, avoit acquitté la nature envers lui, & qu'un tel talent de peindre ne pouvoit être uni à la juſteſſe d'eſprit néceſſaire pour tracer un plan utile. On a dit que ſes opinions étoient impraticables ou fauſſes, afin de le ranger dans cette claſſe que les hommes médiocres même traitent avec dédain, ravis d'oppoſer le court enchaînement de leurs inconteſtables idées

communes aux erreurs qui peuvent ſe rencontrer dans la ſuite des penſées nouvelles d'un grand génie. Moi, je ne crois pas qu'un ouvrage ſur l'éducation, dont le ſyſtême eſt parfaitement ſuivi depuis la première ligne juſqu'à la dernière, & qui doit réveiller ſans ceſſe tous nos ſentimens & toutes nos idées habituelles, pût intéreſſer, s'il fatiguoit l'eſprit par ſa fauſſeté. Enfin, je vois adopter en détail ce plan dont on rejette l'enſemble, & je ne puis m'accoutumer à entendre juger le ſtyle ſans les penſées, comme ſi l'effet de l'un étoit ſéparé de l'impreſſion des autres, & comme s'il ne falloit pas au moins, quand tout le ſyſtême ne feroit pas juſte, que les idées & les ſentimens dont l'éloquence ſe compoſe, le fuſſent toujours. J'avouerai que pour me conformer à l'avis de la multitude, qui ne veut pas croire vraies tant de penſées neuves, vainement à chaque page j'étois de l'avis de Rouſſeau; à la fin du livre, je me diſois: c'eſt ſûrement faux; & j'attribuois à ſon talent ſeul, la perſuaſion dont je ne pouvois me défendre; mais j'ai fini cependant, par m'en fier aſſez à la réflexion, pour ne pas craindre les opinions même que l'éloquence développe; ſans doute quand elle s'aide du geſte & de l'accent, elle peut, à la tête des armées, dans une émeute populaire, entraîner les hommes par tout ce qu'ils ont de ſenſible, & ſuſpendre leurs autres facultés; mais dans la retraite,

lorſqu'aucune paſſion ne nous aveugle, l'impreſ-ſion du talent reſte, mais ſon illuſion diſparoît. Pourquoi, ſi je trouve que l'auteur d'Emile a raiſon, préférerois-je d'adopter l'opinion que je n'ai pas ? Pourquoi, pour me défendre de moi, ne m'écouterois-je jamais, & pourquoi donc enfin, effrayée par les jugemens des autres, prendrois-je le corps pour l'ombre, comme l'enfant prend l'ombre pour le corps ?

Rouſſeau vouloit élever la femme comme l'homme d'après la nature, & ſuivant les différences qu'elle a miſes entr'eux; mais je ne ſais pas s'il faut tant la ſeconder, en fortifiant, pour ainſi dire, les femmes dans leur foibleſſe. Je vois la néceſſité de leur inſpirer des vertus que les hommes n'ont pas, bien plus que celle de les encourager dans leur infériorité ſous d'autres rapports; elles contribueroient peut-être au bonheur de leur époux, ſi elles ſe bornoient à leur deſtinée par choix plutôt que par foibleſſe, & ſi elles ſe ſoumettoient à l'objet de leur tendreſſe par amour plutôt que par beſoin d'appui. Une grande force d'ame leur eſt néceſ-ſaire; leurs paſſions & leur deſtinée ſont en contraſte dans un pays où le ſort impoſe ſouvent aux femmes de la loi de n'aimer jamais, où, plus à plaindre que ces pieuſes filles qui ſe conſacrent à leur Dieu, elles doivent accorder tous les droits de l'amour, & s'interdire tous les plaiſirs du cœur.

Ne faut-il pas un ſentiment énergique de ſes devoirs pour marcher iſolée dans le monde, & mourir ſans avoir été la première penſée d'un autre, ſans avoir ſur-tout attaché la ſienne ſur un objet qu'on pût aimer ſans remords ?

Rouſſeau, dira-t-on, ne s'occupoit pas des bizarres inſtitutions de la vanité ; il n'appuyoit pas un édifice qu'il eût voulu renverſer ; mais pourquoi donc a-t-il peint ſa Sophie trop foible même pour la plus heureuſe ſituation du monde ? Comment, dans un morceau ſublime d'éloquence, ſupplément de ſon ouvrage, a-t-il peint Sophie trahiſſant ſon époux ? Il a condamné lui-même ſon éducation, il l'a ſacrifiée au deſir de faire valoir celle d'Emile, en donnant le ſpectacle de ſon courage dans la plus violente ſituation du cœur. Comment a-t-il pu ſe réſoudre à nous offrir Sophie au-deſſous de tout, infidelle à ce qu'elle aime ? C'eſt plus que foible qu'il l'a montrée. Avoit-elle beſoin de force ? elle avoit épouſé ſon amant. Ah ! pourquoi flétrir le cœur par la triſte fin de l'hiſtoire d'Emile & de Sophie ? pourquoi ſeconder ceux qui, ne croyant pas à la durée des ſentimens, penſent qu'il eſt égal de commencer ou de finir par ne pas s'aimer ? pourquoi dégrader les femmes, en faiſant tomber celle qui ſembloit devoir être leur modèle ? Ah ! Rouſſeau, c'eſt mal les connoître ; leur cœur peut les égarer, mais leur cœur ſait les défendre : aucune

de celles même que la vertu ſeule n'arrêteroit pas, unie à ton Emile, aimée par lui, n'auroit changé la paix & le bonheur contre le déſeſpoir & la honte; aucune, foible même, comme tu veux les élever & les peindre, ne ſe fût bannie du paradis terreſtre, en rompant les liens d'un hymen formé par l'amour. Je ne ſais pas s'il falloit montrer Emile en proie aux plus cruelles infortunes. L'influence de la vertu ſur le bonheur, étoit un ſpectacle plus utile; il eſt ſans doute des peines dont elle ne préſerve pas; mais il en eſt tant qu'elle épargne, qu'il eſt permis d'employer cet appât pour attirer vers elle. Mais quel charme dans tous les tableaux de cet ouvrage! quelle fineſſe & quelle étendue dans les idées! Tantôt l'auteur ajoute une penſée nouvelle à un ſujet qui ſembloit épuiſé, ou fait, par une ſeule, ouvrir une carrière immenſe à la réflexion. En voulant former un homme, il s'eſt néceſſairement occupé de toutes les idées qui peuvent entrer dans la tête. Quelle méditation cela ſuppoſe, ou plutôt, quelle originalité dans l'écrivain à qui tous les objets connus ſe préſentent ſous une forme neuve & vraie, & qui trouve preſque toujours ſon eſprit dans la nature! C'eſt une penſée heureuſe d'avoir donné à un traité d'éducation la forme de l'hiſtoire de ſon élève. Rien n'eſt étranger au but; rien ne détourne de l'idée abſtraite; mais la penſée ſe repoſe, & l'attention eſt entraînée.

Rousseau veut que des événemens de sa vie gravent dans la tête de l'enfant les vérités qu'il doit apprendre. S'il faut lui donner l'idée des droits de la propriété, son travail est détruit par Robert, possesseur du champ dont il s'est emparé; le chagrin & la colère d'Emile impriment dans son esprit le souvenir de l'explication qu'il a reçue. C'est par les sentimens de son ame que Rousseau captive son intérêt; il traite de même le lecteur, & son ingénieuse adresse emploie le même moyen pour élever l'enfant, & retenir l'attention des hommes. Les circonstances les plus légères frappent l'imagination, & ajoutent, à la vérité, des tableaux. Les détails font peu d'impression quand ils rappellent des circonstances ou des personnes indifférentes; mais lorsqu'ils tiennent à de grands sentimens, lorsqu'on a long-temps d'avance intéressé le lecteur pour Emile & pour Sophie, le cœur bat en les voyant lutter à la course ensemble, s'amuser encore dans l'âge des passions de ces jeunes plaisirs, & savoir unir la simplicité de l'enfance au charme de la jeunesse. Heureux par ce sentiment qui fait une époque des événemens les plus ordinaires de la vie, Emile ne peut lutter dans ce combat inégal; il sent sa force; il aime la foiblesse de Sophie, & la portant au but dans ses bras, tombe à ses pieds, & se reconnoît vaincu. Cette image ravissante s'est souvent offerte à ma pensée. Rousseau, dans Héloïse, avoit peint la passion

exaltée par le combat du remords, par l'ivreſſe de la faute : le tableau de deux amans ignorant le repentir & la crainte, s'aimant ſans que l'obſtacle, ce beſoin des cœurs uſés, ſoit néceſſaire pour les ranimer, & peut-être un auſſi grand effort du talent ; la vérité, la juſteſſe y étoient encore plus néceſſaires, & des ſons ſi doux pour émouvoir le cœur doivent bien y répondre. Je ſais qu'on peut, avec raiſon, être frappé du mauvais goût que Rouſſeau ſe permet quelquefois ; il ſe plaît dans les contraſtes, & les fait par les mots autant que par les idées : on pourroit blâmer un tel ſyſtême ; la penſée doit voir les extrêmes, mais non l'imagination ; l'impreſſion du dégoût qu'elle en reçoit, ne rend pas la vérité plus ſenſible, & déplaît inutilement. On a quelquefois accuſé Rouſſeau d'exagération & de fauſſe chaleur ; j'avouerai qu'en ne trouvant pas toujours toutes ces idées juſtes, en n'étant pas toujours ému par tous ces mouvemens, il m'a paru conſtamment naturel ; il diffère des autres, mais c'eſt pour lui, non pour eux qu'il parle. On a pu le juger fou dans quelques paſſages, mais rien n'eſt plus loin de l'affection ; ſa folie, ſi l'on doit employer ce mot, eſt l'exaltation de tout ce qui eſt bien ; ce ſont des idées qui n'ont pas été, pour ainſi dire, raccordées avec les hommes, mais qui ſeroient vraies abſtraitement. Comment ne pas adopter ſon amour

pour

pour la vertu, ſa paſſion pour la nature ; il ne l'a pas peinte comme Virgile, mais il l'a gravée dans le cœur ; & l'on ſe rappelle ſes ſentimens & ſes penſées en voyant les lieux qu'il a parcourus, les ſites qu'il préféroit.

Quel écrivain que Rouſſeau ! On a ſouvent parlé du danger de l'éloquence ; mais je la crois bien néceſſaire, quand il faut oppoſer la vertu à la paſſion : elle fait naître dans l'ame ces mouvemens qui décident ſeuls du parti que l'on prend ; il ſemble que la raiſon s'offre long-temps à l'eſprit avant que le cœur en reçoive l'impreſſion ; mais lorſqu'il l'éprouve, on n'a plus beſoin de réflexions ; on va de ſoi-même, on eſt entraîné ; c'eſt l'éloquence ſeule qui peut ajouter cette force d'impulſion à la raiſon, & lui donner aſſez de vie pour lutter à force égale contre les paſſions ; mais, heureux Emile, ſi celui qui veille ſur ſa deſtinée le préſerve des combats avec lui-même, & ne le place pas dans ces cruelles ſituations qui naiſſent de la ſociété, & s'oppoſent à la nature ! Puiſſe-t-il ſuivre l'intention de la providence, qui n'a rien ordonné à l'homme que pour ſa félicité, même ſur cette terre, & ne lui fit une loi de la vertu que pour aſſurer ſon bonheur, en ne le laiſſant pas dépendre des bornes de ſa propre intelligence, & ſuppléer par l'obéiſſance aux lumières de ſa raiſon ! On reproche à Rouſſeau de donner

trop tard à ſon élève la connoiſſance d'un Dieu; cette vérité de ſentiment pourroit être connue avant le développement des facultés de l'eſprit. Je ne ſais pas, cependant, ſi ce ſuperbe mot de l'énigme du monde ne frapperoit pas davantage celui qui ne l'apprendroit qu'en le concevant. On a ſouvent remarqué que les merveilles de tous les jours n'excitoient plus notre étonnement. Une grande idée qu'un enfant met à ſon niveau, qu'il rapproche de ce qu'il connoît, qu'il confond avec toutes les petites penſées de ſon âge, eſt moins auguſte à ſes yeux que ſi, pour la première fois, elle répandoit des torrens de lumières ſur les ténèbres de l'univers. Rouſſeau croyoit à l'exiſtence de Dieu, par ſon eſprit & par ſon cœur. Quelle eſt belle, ſa lettre à l'archevêque de Paris! Quel avantage la vraie philoſophie n'a-t-elle pas ſur la plupart des ſectes religieuſes, quand elle ne tente pas d'ébranler les éternelles baſes de toute croyance! Quel chef-d'œuvre d'éloquence dans le ſentiment, de méthaphyſique dans les preuves, que la profeſſion de foi du vicaire ſavoyard! Rouſſeau étoit le ſeul homme de génie de ſon temps qui reſpectât les pieuſes penſées, dont nous avons tant de beſoin; il conſulte l'inſtinct naturel, & conſacre enſuite toute la force de la réflexion à le prouver à ſa raiſon. La philoſophie rejette ces perſuaſions intimes, involontaires, qui ne ſont point nées du

calcul & de la méditation de l'efprit. Mais, que j'aime mieux celui qui leur prête l'appui de fes penfées, tâche de les fortifier en moi ; & loin d'oppofer ma raifon à mon inftinct, cherche à les réunir pour faire pencher la balance, & ceffer le combat ! La profeffion du vicaire favoyard étoit juftement admirée comme une fuite de raifonnemens forts & profonds, qui formoient un enfemble d'opinions que l'on adoptoit avec tranfport au milieu des égaremens des fanatiques & des athées. Mais cet ouvrage n'étoit que le précurfeur de ce livre, époque dans l'hiftoire des penfées, puifqu'il en a reculé l'empire; de ce livre qui femble anticiper fur la vie à venir, en devinant les fecrets qui doivent un jour nous être dévoilés; de ce livre que les hommes réunis pourroient préfenter à l'Etre fuprême, comme le plus grand pas qu'ils ont fait vers lui; de ce livre que le nom de fon auteur confacre en le mettant à l'abri du dédain de la médiocrité, puifque c'eft le plus grand adminiftrateur de fon fiècle, le génie le plus clair & le plus jufte, qui a demandé d'être écouté fur ce qu'on vouloit rejeter comme obfcur & comme vague, de ce livre dont la fenfibilité majeftueufe & fublime peint l'auteur aimant les hommes, comme l'ange gardien de la terre doit les chérir. Pardonne-moi, Rouffeau : mon ouvrage t'eft confacré, & cependant un moment un autre

eſt devenu l'objet de mon culte ! Toi-même, toi ſur-tout, ton cœur paſſionné pour l'humanité, eût adoré celui qui, long-temps occupé de l'exiſtence de l'homme ſur la terre, après avoir indiqué tous les biens qu'un bon gouvernement peut lui aſſurer, a voulu prévenir ſes plus cruels malheurs en portant du calme dans ſon ame agitée, & donner ainſi la chaîne des penſées qui forment toute ſa deſtinée. Oui, Rouſſeau ſavoit admirer, & n'écrivant jamais que pour céder à l'impulſion de ſon ame, les vaines jalouſies n'entroient point dans ſon cœur. Il auroit eu beſoin de louer celui que je n'oſe nommer, celui dont je m'approche ſans crainte, quand je ne vois en lui que l'objet de ma tendreſſe; mais qui me pénètre plus que perſonne de reſpect, quand je le contemple à quelque diſtance; enfin, celui que la poſtérité, comme ſon ſiècle, déſignera par tous les titres du génie, mais que mon deſtin & mon amour me permettent d'appeller mon père.

LETTRE IV.

Sur les ouvrages politiques de Rouſſeau.

De tous les objets offerts à la méditation, la conſtitution des gouvernemens eſt ſans doute le plus important comme le plus difficile à connoître.

Le légiſlateur qui ſauroit former un corps politique, lier ſes membres par un intérêt commun & immuable, raſſembler dans ſa penſée tout ce que le choc des paſſions des hommes, la réunion de leurs facultés, l'influence des climats, la puiſſance des empires voiſins pourroient jamais produire d'inconvéniens ou d'avantages; celui qui ſauroit contenir & diriger par des loix faites pour durer toujours, le peuple qui ſe feroit ſoumis à ſon génie, auroit conçu le plus grand projet que l'on puiſſe croire poſſible, & ſe feroit aſſocié, pour ainſi dire, à la gloire de la création du monde, en donnant à ſes habitans des loix univerſelles & néceſſaires, comme celles de la nature; mais l'eſprit humain n'a point fait en un moment le pas immenſe de l'état ſauvage à l'état civil; les idées ſe ſont lentement développées; les circonſtances ont quelquefois fait naître des inſtitutions ſi heureuſes, que la penſée doit en envier la gloire au haſard. La plupart des gouvernemens ſe ſont formés par la ſuite des temps & des événemens, & ſouvent la connoiſſance de leur nature & de leur principe a plutôt ſuivi que précédé leur établiſſement. L'ouvrage donc qui nous fait bien connoître les premières baſes du contrat ſocial, qui fixe les vrais fondemens de toute puiſſance légitime, eſt auſſi utile que digne d'admiration: tel eſt le plan & le but du livre de Rouſſeau;

il démontre qu'aucune convention ne peut subsister, qui soumette l'intérêt général à l'intérêt particulier; qu'il est insensé de croire qu'une nation doive obéir à des loix qui sont contraires à son bonheur, & que sans son consentement, aucun gouvernement puisse être établi ni maintenu; que la dépendance du plus fort, à l'égard du plus foible, est contraire à la raison comme à la nature, & qu'enfin l'idée d'un état despotique est encore plus absurde que révoltante; mais ce gouvernement excepté, (les monstres ne sont pas comptés parmi les hommes) il n'en est point que Rousseau ne justifie; il remonte à l'origine de toute autorité sur la terre, & prouve même que la monarchie établie par la volonté générale, fondée sur des loix que la nation seule a le droit de changer, est un gouvernement aussi légitime & peut-être meilleur que les autres. J'oserai blâmer Rousseau, cependant, de ne pas regarder comme libre la nation qui a ses représentans pour législateurs, & d'exiger l'assemblée générale de tous les individus. L'enthousiasme est permis dans les sentimens, mais jamais dans les projets; les défenseurs de la liberté doivent se préserver de l'exagération. Ses ennemis seroient si heureux de la croire impossible! le plan de l'ouvrage de Montesquieu, est sans doute plus étendu que celui du contrat social; toutes les loix qui ont été faites

y ſont examinées, & mille biens de détail peuvent réſulter encore de ce livre ſi remarquable par les idées générales; mais Rouſſeau ne s'eſt occupé que de la conſtitution politique des états, de celui qui a le pouvoir de donner des loix, non des loix elles-mêmes. Monteſquieu eſt plus utile aux ſociétés formées, Rouſſeau le ſeroit davantage à celles qui voudroient ſe raſſembler pour la première fois; la plupart des vérités qu'il développe ſont ſpéculatives; on doit, j'en conviens, accorder plus d'admiration à celui qui crée un ſyſtême, même imparfait, mais poſſible, qu'au philoſophe qui, luttant contre la nature ſeule des choſes, offre un plan ſans défauts à l'imagination; mais peut-être faut-il avoir adminiſtré ſoi-même, pour renoncer au bien idéal, pour ſe réſoudre à placer le mieux, qu'on peut obtenir, à côté du mal qu'on doit ſupporter, pour ſe borner à faire lentement quelques pas vers le but qu'on atteint ſi rapidement par la penſée. Enfin, peut-être faut-il avoir obſervé de près le malheur des peuples, pour regarder encore comme une gloire ſuffiſante le léger adouciſſement que l'on apporte à leurs maux. Qu'on place donc au-deſſus de l'ouvrage de Rouſſeau, celui de l'homme d'état dont les obſervations auroient précédé les réſultats, qui ſeroit arrivé aux idées générales par la connoiſſance des faits particuliers, & qui ſe livreroit

moins en artiſte à tracer le plan d'un édifice régulier, qu'en homme habile à réparer celui qu'il trouveroit conſtruit. Mais qu'on accorde cependant un grand tribut de louanges à celui qui nous a fait connoître tout ce qu'on peut obtenir par la méditation, & qui s'étant ſaiſi d'une grande idée, l'a ſuivie dans toutes ſes conſéquences, juſqu'à ſa ſource la plus reculée. Rouſſeau emprunte la méthode des géomètres, pour l'appliquer à l'enchaînement des idées; il ſoumet au calaul les problêmes politiques; il me ſemble qu'il fait admirer également la force de ſa tête, ſoit par ſes raiſonnemens, ſoit par la forme de ces raiſonnemens mêmes. La conception de la haute métaphyſique ne demande pas une puiſſance d'attention ſurnaturelle: comme les bornes n'en ſont pas connues, la préciſion n'y eſt pas néceſſaire; mais quand on veut traiter d'une manière abſtraite des ſujets dont la baſe eſt réelle, c'eſt alors que toutes les facultés humaines peuvent à peine ſuffire pour s'élever ſans perdre ſon objet de vue, & décrire dans le ciel le cercle qui doit être répété ſur la terre. Mais ce n'étoit point aſſez d'avoir démontré les droits des hommes; il falloit, & c'étoit ſurtout là le talent de Rouſſeau; il falloit, dans tous ſes ouvrages, leur faire ſentir le prix qu'ils doivent y attacher. Peut-être eſt-il quelquefois impoſſible au génie de tranſmettre toutes ſes idées à tous

les esprits ; mais il faut qu'il entraîne par son éloquence ; c'est elle qui doit émouvoir & persuader également tous les hommes. Les vérités auxquelles la pensée seule peut atteindre, ne se répandent que lentement, & le temps est nécessaire pour achever la persuasion universelle ; mais les vérités de sentiment, ces vérités que l'ame doit saisir, malheur au talent qui n'enflamme pas pour elle à l'instant qu'il les présente !

Je l'ai aimée aussi, cette liberté qui ne met entre les hommes d'autre distinction que celles marquées par la nature ; & m'exaltant avec l'auteur des lettres sur la montagne, je la voulois telle qu'on la conçoit sur le sommet des Alpes, ou dans leurs vallées inaccessibles. Maintenant un sentiment plus fort sans être contraire, suspend toutes mes idées ; je crois, au lieu de penser ; j'adopte, au lieu de réfléchir ; mais cependant je n'ai sacrifié mon jugement qu'après en avoir fait un noble usage : j'ai vu que le génie le plus étonnant étoit uni au cœur le plus pur, & à l'ame la plus forte ; j'ai vu que les passions ni le caractère n'égareroient jamais les facultés les plus sublimes dont un homme ait été doué ; & après avoir osé faire cet examen, je me suis livrée à la fois, pour m'épargner la peine d'un raisonnement qui la justifieroit toujours. Vous, grande nation, bientôt rassemblée pour consulter sur vos droits ; étonnée de vous retrouver après

deux ſiècles, & peut faire encore, peut-être, à l'exercice du pouvoir que vous avez obtenu de nouveau, je ne vous demande pas ce ſentiment aveugle dont j'ai fait ma lumière ; mais ne vous défiez pas de la raiſon ; & puiſque la ſucceſſion d'événemens qui ont agité ce royaume, depuis deux années, vous ont enfin amenée à devoir au progrès ſeul des lumières les avantages que les nations n'ont jamais acquis que par des flots de ſang ; n'effacez point le ſceau de raiſon & de paix que le deſtin veut oppoſer ſur votre conſtitution ; & quand l'accord unanime vous permet de compter ſur le but que vous voulez atteindre, prétendez à la gloire de l'obtenir ſans l'avoir paſſé. Et toi, Rouſſeau, grand homme ſi malheureux, qu'on oſe à peine te regretter ſur cette terre que tes larmes ont tant de fois arroſée ! que n'es-tu le témoin du ſpectacle impoſant que va donner la France, d'un grand événement préparé d'avance, & dont, pour la première fois, le haſard ne ſe mêlera point ! c'eſt-là, peut-être, c'eſt-là que les hommes te paroîtront plus dignes d'eſtime ! ou je me trompe, ou nulle paſſion perſonnelle ne doit maintenant les animer. Ils ne mettront en commun que ce qu'ils ont de céleſte. Ah !... Rouſſeau, quel bonheur pour toi, ſi ton éloquence ſe fût fait entendre dans cette auguſte aſſemblée ! quelle inſpiration pour le talent, que l'eſpoir d'être utile ! quelle émotion différente,

quand la penſée ceſſant de retomber ſur elle-même, peut voir au-devant d'elle un but qu'elle peut atteindre, une action qu'elle produira ! les peines du cœur ſeroient ſuſpendues dans de ſi grandes circonſtances; l'homme occupé des idées générales diſparoît à ſes propres yeux. Renais donc, ô Rouſſeau! renais donc de ta cendre! paroît, & que tes vœux efficaces encouragent dans ſa carrière celui qui part de l'extrémité des maux, en ayant pour but la perfection des biens; celui que la France a nommé ſon ange tutélaire, & qui n'a vu dans ſes tranſports pour lui, que ſes devoirs envers elle; celui que tous doivent ſeconder, comme s'ils ſecouroient la choſe publique; enfin, celui qui devoit avoir un juge, un admirateur, un concitoyen comme toi.

LETTRE V.

Sur le goût de Rouſſeau pour la muſique & la botanique.

ROUSSEAU a écrit pluſieurs ouvrages ſur la muſique; il aima toute ſa vie cet art avec paſſion. Le Devin du village annonce même du talent pour la compoſition. Il vouloit faire adopter en France les mélodrames; il en donna Pygmalion pour exemple; peut-être ce genre ne devroit-il pas

être rejeté. Quand les paroles ſuccèdent à la muſique, & la muſique aux paroles, l'effet des unes & de l'autre eſt plus grand; elles ſe ſervent mieux quand elles ne ſont pas forcées d'aller enſemble. La muſique exprime les ſituations, & les paroles les dévelopent. La muſique pourroit ſe charger de peindre les mouvemens au-deſſus des paroles, & les paroles des ſentimens trop nuancés pour la muſique; mais quelle éloquence dans le monologue de Pygmalion! comme l'on trouve vraiſemblable que la ſtatue s'anime à ſa voix! comme l'on feroit tenté de croire que les dieux ne ſont pour rien dans ce miracle!

Rouſſeau a fait pour pluſieurs romances des airs ſimples & ſenſibles, de ces airs qui s'allient ſi bien avec la ſituation de l'ame, & que l'on peut chanter encore quand on eſt malheureux. Il en eſt quelques-uns qui me ſembloient nationaux; je me croyois, en les entendant, tranſportée ſur le ſommet de nos montagnes, lorſque le ſon de la flûte du berger ſe prolonge lentement au loin, par les échos qui ſucceſſivement le répètent. Ils me rappelloient cette muſique plutôt calme que ſombre, qui ſe prête aux ſentimens de celui qui l'écoute, & devient pour lui l'expreſſion de ce qu'il éprouve. Quel eſt l'homme ſenſible que la muſique n'a jamais ému? L'infortuné, lorſqu'il peut l'écouter, obtient par elle la douceur de

répandre des larmes, & la mélancolie ſuccède à ſon déſeſpoir; pendant qu'on l'entend, ſes ſenſations ſuffiſent à l'eſprit comme au cœur, & n'y laiſſent pas de vuide. Il eſt des airs qui mettent un moment dans l'extaſe; les raviſſemens au ciel ſont toujours précédés du chœur des anges. Que la muſique retrace puiſſamment les ſouvenirs! comme elle en devient inſéparable! Quel homme agité par les paſſions de la vie, entendit ſans émotion l'air qui dans ſa paiſible enfance animoit ſes danſes & ſes jeux? Quelle femme, lorſque le temps a flétri ſa beauté, peut écouter ſans verſer des larmes, la romance que ſon amant chantoit jadis pour elle? l'air de cette romance, plus encore que ſes paroles, renouvelle dans ſon cœur les mouvemens de ſa jeuneſſe; l'aſpect des lieux, des objets qui nous entouroient, aucune circonſtance acceſſoire ne ſe lie aux événemens de la vie comme la muſique; les ſouvenirs qui nous viennent par elle ne ſont point accompagnés de regrets; elle rend un moment les plaiſirs qu'elle retrace; c'eſt plutôt reſſentir que ſe rappeller. Rouſſeau n'aimoit que les airs mélancoliques; à la campagne, c'eſt ce genre de muſique que l'on ſouhaite. La nature entière ſemble accompagner les ſons plaintifs d'une voix touchante. Il faut avoir une ame douce & pure pour ſentir ces jouiſſances. Un homme agité par le ſouvenir de ſes fautes, ne pourroit ſup-

porter la rêverie dans laquelle une musique sensible plonge. Un homme tourmenté par des remords déchirans, ne pourroit aimer à se rapprocher ainsi de lui-même, à distinguer tous ses sentimens, à les éprouver tous, lentement & successivement. Je suis portée à me confier à celui que la musique, les fleurs & la campagne ravissent. Ah ! le penchant au vice naît sans doute dans le cœur de l'homme ; car toutes les sensations qu'il reçoit par les objets qui l'environnent, l'en éloignent. Je ne sais ; mais souvent à la fin d'un beau jour, dans des retraites champêtres, à l'aspect du ciel étoilé, il me sembloit que le spectacle de la nature parloit à l'ame, de vertu, d'espérance & de bonté.

Rousseau s'est long-temps occupé de la botanique : c'est une manière de s'intéresser en détail à la campagne. Il avoit adopté un systême qui prouve encore, peut-être, combien il trouvoit que le souvenir même des hommes gâtoit le plaisir que la contemplation de la nature fait éprouver. Il distinguoit les plantes par leur forme, & jamais par leur propriété ; il lui sembloit que c'étoit les dégrader, de ne les considérer que sous le rapport de l'utilité dont elles peuvent être aux hommes. Il ne me paroît pas, je l'avoue, que cette opinion doive être adoptée ; ce n'est pas avilir les ouvrages du Créateur que de les croire destinés à une cause finale, & le monde paroît

plus impofant & plus majeftueux à celui qui n'y voit qu'une feule penfée ; mais l'imagination poétique & fauvage de Rouffeau ne pouvoit fupporter de lier à l'image d'un arbufte ou d'une fleur, ornement de la nature, le fouvenir des maux & des infirmités des hommes. Avec quel charme il peint, dans fes confeffions, fes tranfports en revoyant de la pervenche ; comme elle lui retraçoit tout ce qu'il avoit éprouvé jadis ! elle produifoit fur lui l'effet de cet air que l'on défend de jouer aux Suiffes hors de leur pays, dans la crainte qu'ils ne défertent. Cette pervenche pouvoit lui infpirer la paffion de retourner dans le pays de Vaux ; une feule circonftance femblable lui rendoit préfens tous fes fouvenirs. Sa maîtreffe, fa patrie, fa jeuneffe, fes amours ; il retrouvoit tout, il reffentoit tout à la fois.

Sur le caractère de Rouffeau.

Je n'ai point commencé par peindre le caractère de Rouffeau. Il n'a écrit fes confeffions qu'après fes autres ouvrages ; il n'a follicité l'attention des hommes pour lui-même, qu'après avoir mérité leur reconnoiffance, en leur confacrant pendant vingt ans fon génie. J'ai fuivi la marche qu'il m'a tracée, & c'eft par l'admiration que fes écrits doi-

vent inſpirer, que je me ſuis préparée à juger ſon caractère, ſouvent calomnié, ſouvent peut-être trop juſtement blâmé. Je cherche à ne pas le trouver en contraſte avec ſes ouvrages; je ne puis réunir le mépris & l'admiration; je ne veux pas croire, ſur-tout, que dans les écrits, le ſceau de la vérité puiſſe être imité par l'eſprit, & qu'il ne reſte pas aux cœurs purs & ſenſibles, des ſignes certains pour ſe reconnoître. Je vais donc eſſayer de peindre Rouſſeau; mais j'en croirai ſouvent ſes confeſſions. Cet ouvrage n'a pas ſans doute ce caractère d'élévation qu'on ſouhaiteroit à l'homme qui parle de lui-même, ce caractère qui fait pardonner la perſonnalité, parce qu'on trouve ſimple que celui qui le poſsède, ſoit important à ſes yeux comme aux nôtres; mais il me ſemble qu'il eſt difficile de douter de ſa ſincérité; on cache plutôt qu'on n'invente les aveux que les confeſſions contiennent. Les événemens qui y ſont racontés, paroiſſent vrais dans tous les détails. Il y a des circonſtances que l'imagination ne trouveroit jamais. D'ailleurs, Rouſſeau avoit un ſentiment d'orgueil qui répond de la vivacité de ſes mémoires. Il ſe croyoit le meilleur des hommes; il eût rougi de penſer qu'il avoit beſoin pour ſe montrer à eux, de diſſimuler une ſeule de ſes fautes. Enfin, je trouve qn'il a écrit ſes mémoires plutôt pour briller comme hiſtorien que comme

héros

héros de l'hiſtoire. Il s'eſt plus occupé du portrait que de la figure ; il s'eſt obſervé ; il s'eſt peint comme s'il s'étoit ſervi de modèle à lui-même : je ſuis ſûre que ſon premier deſir étoit de ſe faire reſſemblant. Je penſe donc qu'on peut peindre Rouſſeau d'après ſes confeſſions, comme ſi l'on avoit vécu long-temps avec lui ; car en étudiant ce qu'il dit, on peut ſe permettre de ne pas penſer comme lui. Le jugement d'un homme ſur ſon propre caractère, le fait connoître, même alors qu'on ne l'adopte pas.

Rouſſeau devoit avoir une figure qu'on ne remarquoit point, quand on le voyoit paſſer, mais qu'on ne pouvoit jamais oublier quand on l'avoit regardé parler ; de petits yeux qui n'avoient pas un caractère à eux, mais recevoient ſucceſſivement celui des divers mouvemens de ſon ame ; ſes ſourcils étoient fort avancés ; ils ſembloient faits pour ſervir ſa ſauvagerie, pour le garantir de la vue des hommes. Il portoit preſque toujours la tête baiſſée, mais ce n'étoit point la flatterie ni la crainte qui l'avoit courbée ; la méditation & la mélancolie l'avoient fait pencher comme une fleur, que ſon propre poids ou les orages ont inclinée. Lorſqu'il ſe taiſoit, ſa phyſionomie n'avoit point d'expreſſion ; ſes affections & ſes penſées ne ſe peignoient ſur ſon viſage, que quand il ſe mêloit à la converſation ; lorſqu'il gar-

doit le ſilence, elles ſe retiroient dans la profondeur de ſon ame; ſes traits étoient communs; mais quand il parloit, ils étinceloient tous; il reſſembloit à ces dieux qu'Ovide nous peint quelquefois quittant par degrés leur déguiſement terreſtre, & ſe faiſant reconnoître enfin aux rayons éclatans que lançoient leurs regards.

Son eſprit étoit lent, & ſon ame ardente: à force de penſer, il ſe paſſionnoit; il n'avoit pas de mouvemens ſubits, apparens, mais tous ſes ſentimens s'accroiſſoient par la réflexion. Il lui eſt peut-être arrivé de devenir amoureux d'une femme, à la longue, en s'occupant d'elle pendant ſon abſence; elle l'avoit laiſſé de ſang-froid; elle le retrouvoit tout de flamme; quelquefois auſſi il vous quittoit vous aimant encore; mais ſi vous aviez dit une ſeule parole qui pût lui déplaire, il ſe la rappelloit, l'examinoit, l'exagéroit, y penſoit pendant huit jours, & finiſſoit par ſe brouiller avec vous; c'eſt ce qui rendoit preſqu'impoſſible de le détromper. La lumière qui lui venoit tout-à-coup, ne détruiſoit pas des erreurs ſi lentement & ſi profondément gravées dans ſon cœur. Il étoit auſſi bien difficile de reſter pendant long-temps très-lié avec lui; un mot, un geſte faiſoit le ſujet de ſes plus profondes méditations; il enchaînoit les plus petites circonſtances comme des propoſitions de géométrie, & il arrivoit à ce

qu'il appelloit une démonſtration. Je crois que l'imagination étoit la première de ſes facultés, & qu'elle abſorboit même toutes les autres. Il rêvoit plutôt qu'il n'exiſtoit, & les événemens de ſa vie ſe paſſoient dans ſa tête plutôt qu'au dehors de lui. Cette manière d'être ſembloit devoir l'éloigner de la défiance, puiſqu'elle ne permettoit pas même l'obſervation, mais elle ne l'empêchoit pas de regarder, & faiſoit ſeulement qu'il voyoit mal. Il avoit une ame tendre : comment en douter, lorſqu'on a lu ſes ouvrages? mais ſon imagination ſe plaçoit quelquefois entre ſes affections & ſa raiſon, & détruiſoit leur puiſſance; s'il paroiſſoit quelquefois inſenſible, c'eſt qu'il n'appercevoit pas les objets tels qu'ils étoient, & ſon cœur eût été plus ému que le nôtre, s'il avoit eu les mêmes yeux que nous. Le plus grand reproche qu'on puiſſe faire à ſa mémoire, celui qui ne trouvera point de défenſeur, c'eſt d'avoir abandonné ſes enfans; eh bien! ce même homme eût été cependant capable de donner les plus grands exemples d'amour paternel, d'expoſer ſa vie vingt fois pour conſerver la leur, s'il n'eût pas été convaincu qu'il leur épargnoit les plus grands crimes en leur laiſſant ignorer le nom de leur père; s'il n'eût pas cru qu'on vouloit en faire de nouveaux Séides. L'indigne femme qui paſſoit ſa vie avec lui, avoit appris aſſez à le connoître pour ſavoir le rendre

malheureux; & le récit qu'on m'a fait des ruſes dont elle ſe ſervoit pour accroître ſes craintes, pour le rendre certain de ſes doutes, pour ſeconder ſes défauts, eſt à peine croyable. (1)

Rouſſeau n'étoit pas fou, mais une faculté de lui-même, l'imagination, étoit en démence; il avoit une grande puiſſance de raiſon ſur les matières abſtraites, ſur les objets qui n'ont de réalité que dans la penſée, & une extravagance abſolue ſur tous ceux dont la meſure eſt priſe au dehors de nous; il avoit de tout une trop grande doſe; à force d'être ſupérieur, il étoit près d'être fou. C'étoit un homme fait pour vivre dans la retraite avec un petit nombre de perſonnes d'un eſprit borné, afin que rien n'ajoutât à ſon agitation intérieure, & qu'il fût environné de calme. Il étoit bon; les inférieurs l'adoroient; ce ſont eux qui jouiſſent ſur-tout de cette qualité; mais Paris

(1) Un Genevois qui a vécu avec Rouſſeau pendant les vingt dernières années de ſa vie, dans la plus grande intimité, m'a peint ſouvent l'abominable caractère de ſa femme. Les ſollicitations atroces que cette mère dénaturée lui fit pour mettre ſes enfans à l'hôpital, ne ceſſant de lui répéter que tous ceux qu'il croyoit ſes amis, s'efforceroient d'inſpirer à ſes enfans une haine mortelle contre lui; tâchant enfin de le remplir, par ſes calomnies & ſes feintes frayeurs, de douleur & de défiance. C'eſt une grande folie ſans doute d'écouter & d'aimer une telle femme; mais cette folie ſuppoſée, toutes les autres ſont vraiſemblables.

l'avoit troublé. Il étoit né pour la ſociété de la nature, & non pour celle d'inſtitution. Tous ſes ouvrages expriment l'horreur qu'elle lui inſpiroit; il ne lui fut poſſible, ni de la comprendre, ni de la ſupporter; c'étoit un ſauvage des bords de l'Orénoque, qui ſe fût trouvé heureux de paſſer ſa vie à regarder couler l'eau. Il étoit né contemplatif, & la rêverie faiſoit ſon bonheur ſuprême; ſon eſprit & ſon cœur, tour-à-tour, s'emparoient de lui. Il vivoit dans ſa penſée; le monde paſſoit doucement ſous ſes yeux; la religion, les hommes, l'amour, la politique, l'occupoient ſucceſſivement; après s'être promené ſeul tout le jour, il revenoit calme & doux. Les méchans gagnent-ils à reſter avec eux-mêmes? On ne peut pas dire cependant que Rouſſeau étoit vertueux, parce qu'il faut des actions & de la ſuite dans ces actions, pour mériter cet éloge; mais c'étoit un homme qu'il falloit laiſſer penſer, ſans en rien exiger de plus, qu'il falloit conduire comme un enfant, écouter comme un oracle; dont le cœur étoit profondément ſenſible, & qu'on devoit ménager, non avec les précautions ordinaires, mais avec celles qu'un tel caractère exigeoit; il ne falloit pas s'en fier à ſa propre innocence. Rouſſeau avoit moins que perſonne le divin pouvoir de lire dans les cœurs; il falloit s'occuper de ſe montrer ce qu'on étoit, de mettre en dehors ce qu'on ſentoit pour lui. Je ſais qu'on

dira que ce n'eſt pas là la plus noble manière d'aimer; mais moi, je trouve qu'en ſentiment, il n'y a qu'une règle : c'eſt de rendre heureux l'objet de nos affections; toutes les autres ſont plutôt inventées par la vanité que par la délicateſſe.

Rouſſeau a été accuſé d'hypocriſie, d'abord parce que dans ſes ouvrages on a trouvé qu'il ſoutenoit des opinions exaltées : tout ce qui eſt exagéré eſt faux, diſent ſouvent ceux qui veulent faire croire qu'on eſt plus loin du but en le paſſant qu'en n'y arrivant pas; il y a des perſonnes exagérées à froid, ſi je puis le dire, qui ſans être entraînées par degrés, ſans y être amenées par la ſuite de leurs penſées, avancent tout-à-coup une opinion extrême, & ſe décident à la défendre: celles-là, c'eſt un parti qu'elles prennent, & non un mouvement qui les emporte; d'autres, dans diverſes circonſtances de leur vie, ou dans les différentes ſituations qu'elles peignent dans leurs ouvrages, ne ſe ſentant pas l'accent du cœur, le prennent trop haut, dans la crainte de le manquer; celles-là peuvent être accuſées d'hypocriſie; mais celui que le tranſport de ſon imagination & de ſon ame élève au-deſſus de lui-même, & ſur-tout, peut-être, au-deſſus de ceux qui le liſent, celui que ſon élan emporte, & qui ſent un moment ce qu'il n'aura peut-être pas la force de ſentir toujours; eſt-ce cet homme-là qu'on devroit

accuſer d'hypocriſie? Ah! cette exaltation eſt le délire du génie ; mais écoutez-le encore ; il ſe pourroit que, quand on l'accuſe d'avoir paſſé le but, il n'eût fait que franchir les bornes ; cependant il faut blâmer Rouſſeau, s'il manque à cette modération, ſans laquelle on ne perſuade pas ceux qui croient que la chaleur de l'ame nuit à la juſteſſe de l'eſprit ; il faut le blâmer, s'il n'a pas ſenti que le mouvement moral n'eſt pas ſoumis aux loix du mouvement phyſique, & qu'il n'eſt pas beſoin de le donner plus fort qu'il ne faut, pour le communiquer au degré néceſſaire ; mais pourrois-je le trouver exagéré, ſi je partageois tous ſes ſentimens, & ſi j'adoptois toutes ſes opinions? On accuſe encore Rouſſeau d'hypocriſie, en comparant ſa conduite avec ſes principes : les actions naiſſent du caractère, & peuvent en donner l'idée ; mais les penſées viennent ſouvent par inſpiration ; & l'homme, enivré par l'eſprit divin qui l'anime, n'eſt plus lui-même, quoiqu'il ſoit plus vrai que jamais, & s'abandonne entièrement au ſentiment qu'il éprouve en écrivant. Il exiſte un petit nombre de morceaux d'éloquence, dont le caractère auguſte & meſuré, calme & ferme, ſimple & noble, prouve, ſans en pouvoir douter, que leur auteur a toutes les vertus dont il parle ; mais quand on ne trouveroit pas à Rouſſeau ce genre d'éloquence, quand il ſeroit vrai qu'il

défend les plus grandes, les plus belles, les plus touchantes des vérités, avec un enthousiasme trop poétique, pourroit-on le soupçonner d'hypocrite? Rousseau hypocrite! Ah! je ne vois dans toute sa vie qu'un homme parlant, écrivant, agissant involontairement; ses actions ne ressembloient pas à ces principes; mais il se rendoit coupable en les appliquant faussement plutôt qu'en les abandonnant. Il sembloit aussi quelquefois que son ame étoit épuisée par ses pensées, & qu'elle n'avoit plus le ressort nécessaire pour agir. Un homme qui l'a beaucoup vu, m'a peint souvent avec quelles délices il se livroit au repos le plus absolu. Un jour ils se promenoient ensemble sur les montagnes de la Suisse; ils arrivèrent enfin dans un séjour enchanteur; un espace immense se découvroit à leurs yeux; ils respiroient à cette hauteur, cet air pur de la nature auquel le souffle des hommes ne s'est pas encore mêlé. Le compagnon de Rousseau espéroit alors que l'influence de ce lieu animeroit son génie; d'avance il l'écoutoit parler; mais Rousseau se mit tout-à-coup à jouer sur l'herbe, comme dans sa première enfance; heureux d'être libre de ses sentimens & de ses pensées, il n'étoit tourmenté par aucune de ses facultés, & ce fut peut-être un des plus doux momens de sa vie. Ne le voit-on pas, dès son enfance, dans une sorte d'égarement de méditation? ne paroît-il pas marcher comme un aveugle dans la vie, & juger

de tout par ſes penſées plus que par ſes obſervations ?

Il y a des traits dans ſes confeſſions, qui révoltent les ames nobles ; il en eſt dont il inſpire l'horreur lui-même par les couleurs odieuſes dont ſon repentir les chargé : ſans doute quelques perſonnes, en finiſſant cette lecture, ont le droit de s'indigner de ce que Rouſſeau ſe croyoit le meilleur de tous les hommes ; mais moi, ce mouvement orgueilleux de Rouſſeau ne m'a point éloignée de lui ; j'en ai conclu qu'il ſe ſentoit bon. Les hommes ſe jugent eux-mêmes, par leur caractère, plutôt que par leurs actions ; & il n'y a que ce moyen de connoître un cœur ſuſceptible d'erreur & de folies. Il eſt extraordinaire que Rouſſeau raconte les fautes de tout genre qu'il a commiſes ; mais ſi ce n'eſt pas toujours ſeulement par franchiſe, c'eſt quelquefois, je penſe, un tour de force qu'il entreprend : il reſſemble à ces bons écrivains, qui eſſaient de faire un mot ignoble dans la langue. J'avoue que je vois avec peine dans ſes confeſſions, des torts qui tiennent aux habitudes de ſa première deſtinée : mais l'élévation de l'ame eſt peut-être une qualité qu'une ſeule faute fait perdre ; elle naît de la conſcience de ſoi, & cette conſcience ſe fonde ſur la ſuite de toute la vie : un ſeul ſouvenir qui fait rougir, trouble la noble aſſurance qu'elle inſpire, & diminue même le prix qu'on y attache.

De tous les vices, il eſt vrai, la baſſeſſe eſt celui qui inſpire le moins d'indulgence ; l'excès d'une qualité peut être l'origine de tous les autres : celui-là ſeul naît de la privation de toutes ; mais quoiqu'il y ait dans les mémoires de Rouſſeau quelques traits qui manquent ſûrement de nobleſſe, ils ne me paroiſſent d'accord ni avec ſon caractère, ni avec le reſte de ſa vie. On feroit tenté de les prendre pour des actes de folie, pour des abſences de tête ; ces traits ſemblent en lui des bizarreries ; il n'eſt pas, ſi l'on peut le dire, l'arbre des fruits qu'il porte : c'eſt peut-être le ſeul homme qui ait été bas par momens ; car c'eſt de tous ſes défauts le plus habituel. Ces diſtinctions paroîtront peut-être trop ſubtiles pour le juſtifier : je ne ſais pas cependant ſi dans les contraſtes étonnans dont les hommes donnent ſans ceſſe l'exemple, il ne faut pas apprendre à les diſtinguer par des nuances fines ? Je crois auſſi que quand on trouve dans la vie d'un homme des mouvemens & des actions d'une bonté parfaite, lorſque ſes écrits reſpirent les ſentimens les plus nobles & les plus vertueux ; lorſqu'il poſſède un langage dont chaque mot porte l'empreinte de la vérité, on lui doit de chercher le ſecret de ſes torts, de tenir à l'admiration qu'il avoit inſpirée, de la retirer lentement. Enfin les caractères vertueux, comme les caractères vicieux, ſe reconnoiſſent mieux par des traits de détails,

que par des actions d'éclat. La plupart des hommes, en bien comme en mal, peuvent être une fois différens d'eux-mêmes.

Soit qu'on entende parler de Rousseau à ceux qui l'ont aimé, soit qu'on lise ses ouvrages, on trouve dans sa vie, comme dans ses écrits, des mouvemens, des sentimens, qui ne peuvent appartenir qu'aux ames pures & bonnes. Quand on le voit aux prises avec les hommes, on l'aime moins; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, tous ses mouvemens répondent à notre cœur, & son éloquence développe tous les sentimens de notre ame. Comme son séjour aux Charmettes est peint délicieusement! comme il étoit heureux dans la paix de la campagne ! Les jeunes gens desirent ordinairement le mouvement; ils appellent vivacité le besoin qu'ils en ont; mais les ames vraiment ardentes le redoutent: elles prévoient ce qu'il en coûte pour quitter le repos; elles sentent que le feu qu'on allume peut dévorer: mais Rousseau, paisible dans sa retraite, n'éprouvoit point le desir d'exercer son génie; rêver, aimer, suffisoit à ses facultés. Aimer, quel que fût l'objet de sa tendresse, c'étoit sur cet objet qu'il plaçoit ses chimères : ce n'étoit pas à madame de Warens, c'étoit à l'amour qu'il songeoit : ses sentimens ne le tourmentoient pas ; il n'étudioit pas dans les regards

de sa maîtresse le degré de passion qu'il lui inspiroit ; c'étoit une personne à aimer qu'il lui falloit. Madame de Warens, sans s'en mêler, faisoit son bonheur. Peut-être est-il vrai qu'un grand-homme, dominé par le génie de la pensée, que Rousseau sur-tout, n'a jamais éprouvé une passion qui vînt uniquement du cœur : elle l'auroit distrait, elle n'auroit pas servi son imagination. Il falloit que les facultés de son esprit fussent pour quelque chose dans ses sentimens ; il falloit qu'il eût besoin de douer sa maîtresse : une femme parfaite auroit été sa meilleure amie, mais non l'objet de son amour. Je suis certaine qu'il n'a jamais fait que des choix bizarres ; je suis certaine aussi que Julie est la personne du monde dont il a été le plus épris ; c'étoit un homme qui ne pouvoit se passionner que pour des illusions ; heureux si elles n'eussent pas troublé son cœur avec plus de violence que la réalité même ! Il étoit né bon, sensible & confiant ; mais lorsque cette cruelle folie de l'injustice & de l'ingratitude des hommes l'eût saisi, il devint le plus malheureux de tous les étres : ces momens si doux de sa jeunesse, qu'il peignoit avec tant de charmes, ne se renouvellerent plus ; ses rêveries étoient des espérances ; ses rêveries devinrent des regrets. A Turin autrefois, un signe de sa jeune maîtresse ravissoit son cœur ; & mainte-

nant le ſalut d'un vieux invalide, qui ſemble ne pas le haïr, eſt le ſeul bien qu'il envie (1). Mais rappellez-vous combien, dans ſa jeuneſſe, il eſtimoit les hommes! s'il a plus changé qu'un autre, c'eſt qu'il s'attendoit moins aux premières lumières qu'il fut forcé de recevoir. Eh ! qui donc perd ſans douleur l'aveugle bonté de ſa jeuneſſe? qui donc perd ſans douleur les riantes eſpérances, la douce confiance du premier âge de la vie? Rouſſeau n'a pu le ſupporter : mais quelle eſt l'ame ſenſible dont le cœur ſe reſſerre ſans peine, & dont l'imagination ne ſe décolore pas avec regret?

L'on a ſouvent accuſé Rouſſeau d'être né ingrat; mais je ne ſais pas s'il eſt vrai que ſon éloignement pour les bienfaits en ſoit une preuve. Peut-être eſt-il des cœurs qui ſentent trop ce qu'exige la reconnoiſſance, pour ſe ſoumettre à la devoir à ceux qu'ils n'aiment pas; peut-être en eſt-il auſſi qui trouvent plus de charmes dans le ſentiment, lorſqu'il naît d'un attrait invincible, d'un

(1) On ſe ſouvient du tableau charmant que Rouſſeau fait, dans ſes confeſſions, de madame Baſile, marchande à Turin, qui lui fit ſigne avec le doigt dans une glace, de ſe mettre à genoux devant elle; & dans ſon dialogue inſenſé de *Jean-Jacques avec Rouſſeau*, du tranſport qu'il éprouva lorſqu'un vieux invalide le ſalua, *n'étant pas encore entré*, dit-il, *dans la conjuration générale contre moi.*

choix volontaire, qu'aucun devoir ne commande. On peut craindre que la reconnoiſſance n'inſpire pas aſſez d'attachement pour ceux qui nous étoient indifférens ; on peut craindre qu'elle ne ſe mêle trop aux ſentimens que nous éprouvons pour nous amis ; enfin, ce fier amour de l'indépendance me paroît noble, s'il s'applique aux étrangers, & délicat s'il regarde les objets de nos affections. Heureux celui qui n'a jamais eu beſoin des autres que par le cœur, qui ne s'eſt ſoumis que parce qu'il aimoit, & ſur qui perſonne, excepté les auteurs de ſes jours, n'eut jamais d'autres droits que ceux qu'ils reçurent de ſa tendreſſe ! Rouſſeau, il eſt vrai, en ſe faiſant un ſyſtême de ſes principes, avoit le ridicule de toutes ſes qualités, & ſouvent même le tort dont elles approchent alors qu'on les exagère : mais l'oſtentation même de cette haine pour les bienfaits a de tels avantages, les preuves qu'il faut en donner ſont ſi claires & ſi rares, qu'on pourroit ſans danger ſe permettre aujourd'hui d'exciter en ce genre la vanité des hommes. (1)

On a reproché à Rouſſeau, car celui que toutes les ames ſenſibles devoient défendre comme leur

---

(1) Eſt-il poſſible de ne pas admirer la noble fierté avec laquelle le pauvre Rouſſeau de Genève refuſa conſtamment la penſion que le roi d'Angleterre lui offroit ?

propre caufe, a trouvé bien des accufateurs; on a reproché à Rouffeau d'avoir le defir de fe fingularifer; eft-ce celui qui obtenoit à fon gré la palme de la gloire, qui pouvoit fouhaiter defe fignaler par des bizarreries? & quand la fupériorité de fon génie le rendoit fi extraordinaire, peut-on croire qu'il cherchoit à l'être par une originalité puérile? Il vouloit, dit-on, fe faire remarquer de toutes les manières poffibles; & jamais homme n'a tant aimé la folitude! voyez comme il étoit heureux pendant le temps qu'il paffa dans l'île Saint-Pierre! Séjour charmant! afyle délicieux! c'eft-là que l'ame de Rouffeau erre encore! c'eft dans les lieux qui excitèrent fes penfées, qu'il faut aller rendre hommage à fa mémoire: que les ames fenfibles conçoivent aifément le bonheur qu'on goûtoit dans cette retraite! Rouffeau s'y livroit à fes profondes méditations; mais d'autres auroient pu s'y abandonner à leurs rêveries; & tandis qu'il réfléchiffoit fur le temps, le monde & la vie, une femme malheureufe eût laiffé le calme de la nature pénétrer doucement jufqu'à fon cœur.

Les hommes font peut-être plus faits pour la folitude qu'ils ne penfent. Vers le milieu de la vie, on pourroit s'y trouver heureux; on ne feroit plus attiré dans le monde par l'efpérance, on porteroit dans la retraite des fouvenirs qui rempli-

roient la penſée, & la mort ſeroit encore trop éloignée pour ſentir le beſoin de s'entourer de vivans.

Rouſſeau fuyoit ce qu'on appelle la ſociété, mais il aimoit les payſans; & le mouvement que la vue des hommes répand dans la campagne lui plaiſoit. Les habitans de l'île Saint-Pierre l'adoroient; ils étoient frappés de ſa bonté. Les malheureux ſont ſi doux dans un moment de repos! Rouſſeau, ravi des ſimples mœurs de ces payſans, s'abandonnoit de nouveau à ſa première eſtime pour les hommes; il les retrouvoit ſemblables à l'idée qu'il s'en étoit faite. Il montroit pour les enfans une prédilection extrême; il avoit tant beſoin d'aimer, que ſon cœur s'y livroit quand l'objet ſeulement ne s'y oppoſoit pas! Pourquoi donc, dans les jardins d'Ermenonville, ne fut-il pas heureux comme dans l'île Saint-Pierre? pourquoi donc, hélas! eſt-ce dans ce ſéjour qu'il a terminé ſa vie? Ah! vous qui l'accuſiez de jouer un rôle, de feindre le malheur, qu'avez-vous dit quand vous avez appris qu'il s'eſt donné la mort (1)?

---

(1) On ſera peut-être étonné de ce que je regarde comme certain que Rouſſeau s'eſt donné la mort. Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé, reçut une lettre de lui quelque temps avant ſa mort, qui ſembloit annoncer ce deſſein. Depuis, s'étant informé avec un ſoin extrême de

C'eſt

C'est à ce prix que les hommes lents à plaindre les autres croient à l'infortune. Mais qui put inspirer à Rousseau un dessein si funeste ? C'est, m'a-t-on dit, la certitude d'avoir été trompé par la femme qui avoit seule conservé sa confiance, & s'étoit rendue nécessaire en le détachant de tous ses autres liens. Mais peut-être aussi que les longues rêveries finissent par plonger dans le désespoir. Les premiers jours sont ravissans ; l'on se trouve, l'on jouit de ses sentimens & de ses pensées ; mais peut-on fixer long-temps la destinée de l'homme, sans tomber dans la mélancolie ? mais sur-tout y a-t-il des têtes assez fortes pour supporter la vie inactive & la contemplation habituelle. Rousseau accroissoit par la réflexion toutes

---

ses derniers momens, [illegible] le matin du jour où Rousseau mourut, il se leva en par[illegible]nté, mais dit cependant qu'il alloit voir le soleil pour la dernière fois, & prit, avant de sortir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures après ; & commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appellât du secours & qu'on n'avertît personne. Peu de jours avant ce triste jour, il s'étoit apperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas : il parut accablé de cette découverte, & resta huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs & de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand & malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie.

les idées qui l'affligeoient ; bientôt un regard, un geſte d'un homme qu'il rencontroit, un enfant qui s'éloignoit de lui, lui parurent de nouvelles preuves de cette haine univerſelle dont il ſe croyoit l'objet : mais, malgré cette cruelle défiance, il eſt toujours reſté le meilleur des hommes. Il croyoit que tout ce qui l'environnoit conſpiroit à lui faire du mal, & jamais la penſée de le rendre ou de le prévenir n'eſt entrée dans ſon ame. Il ſe croyoit deſtiné à ſouffrir, & n'agiſſoit pas contre ſa deſtinée. J'ai vu des hommes qu'il avoit aimés, dont il s'étoit ſéparé, s'attendrir au ſouvenir de leur liaiſon, s'accuſer de négligences qui avoient pu faire naître les ſoupçons de Rouſſeau, l'aimer dans ſon injuſtice, regarder enfin le genre de folie qui le tourmentoit comme étrangère à lui, comme une barrière qui empêchoit de ſe rapprocher, mais non de ſouhaiter de le rejoindre. Les défians, tels qu'on les voit dans le monde, apprennent à juger les hommes d'après ce qu'ils ſont eux-mêmes ; ils ſe craignent dans les autres : mais Rouſſeau n'étoit défiant que parce qu'il ne croyoit plus au bonheur, parce qu'il avoit été tellement convaincu de la parfaite bonté des hommes, que, forcé de n'y plus croire, rien ne lui paroiſſoit plus certain ſur la terre : il l'étoit auſſi, parce que ſa ſublime raiſon ſur les plus grands ſujets ne l'empêchoit pas d'être dominé par une idée inſenſée, de penſer qu'il étoit déteſté par tous les hommes.

Ah! que je trouve durs ceux qui difent qu'il falloit bien de l'orgueil pour fe croire ainfi l'objet de l'attention univerfelle! Quel trifte orgueil, que celui qui le portoit à penfer qu'il n'exiftoit pas fur la terre un être qui ne reffentît de la haine pour lui! Ah! pourquoi n'a-t-il pas rencontré une ame tendre, qui eût mis tous fes foins à le raffurer, à relever fon courage abattu; qui l'eût aimé profondément? il eût fini par le croire: le fentiment auquel l'amour-propre ni l'intérêt ne fe mêlent point, eft fi pur, fi tendre & fi vrai, que chaque mot le prouve; chaque mouvement ne permet plus d'en douter. Ah! Rouffeau, qu'il eût été doux de te rattacher à la vie, d'accompagner tes pas dans tes promenades folitaires, de fuivre tes penfées, & de les ramener par degrés fur des efpérances plus riantes! Que rarement on fait confoler les malheureux! qu'on fe met rarement au ton de leur ame! on oppofe fa raifon à leur égarement, fon fang-froid à leur agitation, & leur confiance s'arrête, & leur douleur fe retire plus avant encore dans leur cœur. Ne cherchez pas à leur prouver qu'ils n'ont pas de vrais fujets de peines; offrez-leur plutôt quelques nouveaux moyens de bonheur: laiffez-les croire à l'infortune qu'ils fentent: les confolerez-vous en leur apprenant que le malheur qui les accable n'eft pas digne de pitié? Ah! fi la perte d'un objet paffionnément aimé eût caufé la trifteffe de Rouffeau, je ne m'affligerois

pas de ce qu'il a péri ſans conſolations, de ce qu'un être ſenſible ne lui a pas conſacré ſa vie! Quelles paroles d'eſpérance peut-on faire entendre à celui qu'un ſemblable malheur a frappé? que fait-il ſur la terre, qu'attendre la mort? quelles expreſſions de tendreſſe peut-on lui adreſſer? un autre les a prononcées : il s'en ſervoit pour un autre; elles le font treſſaillir de douleur. Quelle ſociété vaut pour lui le ſouvenir qui ne quitte pas ſon cœur? quelles jouiſſances pourroît-il avoir ſans ſentir le regret de les éprouver ſeul? Non, à ce malheur, quand le cœur en connoît l'étendue, la providence ou la mort peuvent ſeules ſervir de conſolation. Mais le déſeſpoir de Rouſſeau fut cauſé par cette ſombre mélancolie, par ce découragement de vivre, qui peut ſaiſir tous les hommes iſolés, quelle que ſoit leur deſtinée. Son ame étoit flétrie par l'injuſtice; il étoit effrayé d'être ſeul, de n'avoir pas un cœur près du ſien, de retomber ſans ceſſe ſur lui-même, de n'inſpirer ni de reſſentir aucun intérêt, d'être indifférent à ſa gloire, laſſé de ſon génie, tourmenté par le beſoin d'aimer, & le malheur de ne pas l'être. Dans la jeuneſſe, c'eſt du mouvement qu'on cherche, c'eſt de l'amour qu'il faut; mais vers le déclin de la vie, que ce beſoin d'aimer eſt touchant! qu'il prouve une ame douce & bonne, qui veut s'ouvrir & s'épancher, que la perſonnalité fatigue, & qui demande à ſe quitter pour vivre dans un

autre ! Rouſſeau étoit auſſi tourmenté par quelques remords ; il avoit beſoin de ſe ſentir aimé pour ne pas ſe croire haïſſable. Être deux dans le monde, calme tant de frayeurs ! les jugemens des hommes & de Dieu ne ſurprendront pas ſeul. Rouſſeau s'eſt peut-être permis le ſuicide ſans remords ; il ſe trouvoit ſi peu de choſe dans l'immenſité de l'univers ! on fait ſi peu de vuide à ſes propres yeux, quand on n'occupe pas de place dans un cœur qui nous ſurvit, qu'il eſt poſſible de compter pour rien ſa vie. Quoi ! l'auteur de Julie eſt mort pour n'avoir pas été aimé ! Un jour, dans ces ſombres forêts, il s'eſt dit : *Je ſuis iſolé ſur la terre, je ſouffre, je ſuis malheureux, ſans que mon exiſtence ſerve à perſonne : je puis mourir.* Vous qui l'accuſiez d'orgueil, ſont-ce des ſuccès qui lui manquoient ? n'en pouvoit-il pas acquérir chaque jour de nouveaux ? Mais avec qui les eût-il partagés ? qui en auroit joui pour l'en faire jouir ? Il avoit des admirateurs, mais il n'eut pas d'amis. Ah ! maintenant un inutile attendriſſement ſe mêle à l'enthouſiaſme qu'il inſpire ! ſes ouvrages, ſi remplis de vertus, d'amour de l'humanité, le font aimer quand il n'eſt plus ; & quand il vivoit, la calomnie retenoit éloigné de lui ; elle triomphe juſqu'à la mort, & c'eſt tout ce qu'elle demande. Que le ſéjour enchanteur où ſa cendre repoſe, s'accorde avec les ſentimens que ſon ſouvenir inſpire ! cet aſpect mélancolique pré-

pare doucement au recueillement du cœur que demande l'hommage qu'on va lui rendre. On ne lui a pas élevé en marbre un faſtueux mauſolée ; mais la nature ſombre, majeſtueuſe & belle, qui environne ſon tombeau, ſemble un nouveau genre de monument qui rappelle & le caractère & le génie de Rouſſeau : c'eſt dans une île que ſon urne funéraire eſt placée : on n'en approche pas ſans deſſein, & le ſentiment religieux qui fait traverſer le lac qui l'entoure, prouve que l'on eſt digne d'y porter ſon offrande. Je n'ai point jeté des fleurs ſur cette triſte tombe ; je l'ai long-temps conſidérée les yeux baignés de pleurs ; je l'ai quittée en ſilence, & je ſuis reſtée plongée dans la profondeur de la rêverie. Vous qui êtes heureux, ne venez pas inſulter à ſon ombre ! laiſſez au malheur un aſyle où le ſpectacle de la félicité ne le pourſuive pas. On s'empreſſe de montrer aux étrangers qui ſe promènent dans ces bois, les ſites que Rouſſeau préféroit, les lieux où il ſe repoſoit long-temps, les inſcriptions de ſes ouvrages, d'Héloïſe ſur-tout, qu'il avoit gravées ſur les arbres ou ſur les rochers. Les payſans de ce village ſe joignent à l'enthouſiaſme des voyageurs par des louanges ſur la douceur, ſur la bienfaiſance de ce pauvre Rouſſeau. *Il étoit bien triſte*, diſoient-ils, *mais il étoit bien bon.* Dans ce ſéjour qu'il a habité, dans ce ſéjour qui lui eſt conſacré, on dérobe à la mort tout ce que le ſouveuir peut lui

arracher ; mais l'impreſſion de ſa perte n'en eſt que plus terrible : on le voit preſque, on l'appelle, & les abymes répondent. Ah ! Rouſſeau, défenſeur des foibles, ami des malheureux, amant paſſionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvemens de l'ame, & t'attendris ſur tous les genres d'infortune ; digne à ton tour de ce ſentiment de compaſſion, que ton cœur ſut ſi bien exprimer & reſſentir, puiſſe une voix digne de toi s'élever pour te défendre ! & puiſque tes ouvrages ne te garantiſſent pas des traits de la calomnie, puiſqu'ils ne ſuffiſent pas à ta juſtification, puiſqu'on trouve des ames qui réſiſtent encore aux ſentimens qu'ils inſpirent pour leur auteur, que l'ardeur de te louer enflamme du moins ceux qui t'admirent !

Les larmes des malheureux effacent chaque jour les ſimples inſcriptions que l'amitié fit graver ſur la tombe de Rouſſeau. Je demande que la reconnoiſſance des hommes qu'il éclaira, des hommes dont le bonheur l'occupa toute ſa vie, trouve enfin un interprète ; que l'éloquence s'arme pour lui, qu'à ſon tour elle le ſerve. Quel eſt le grand homme qui pourroit dédaigner d'aſſurer la gloire d'un grand homme ? Qu'il feroit beau de voir dans tous les ſiècles cette ligue du génie contre l'envie ! que les hommes ſupérieurs, qui prendroient la défenſe des hommes ſupérieurs qui les auroient précédés, donneroient un ſublime exemple à leurs

ſucceſſeurs ! le monument qu'ils auroient élevé, ſerviroit un jour de piédeſtal à leur ſtatue ! Si la calomnie oſoit auſſi les attaquer, ils auroient d'avance mis en défiance contre elle, émouſſé ſes traits odieux; & la juſtice que leur rendroit la poſtérité, acquitteroit la reconnoiſſance de l'ombre abandonnée dont ils auroient protégé la gloire.

F I N.

LETTRE de Madame la Comtesse Alexandre DE VASSY, *à Madame la Baronne* DE STAEL, *sur le livre intitulé :* Lettres sur les ouvrages & le caractère de J. J. Rousseau.

ROUSSEAU, en mourant, a laissé, Madame, à ceux qui l'entouroient le souvenir de ses vertus & l'amour de sa gloire : voilà mes titres pour parler des Lettres que vous avez écrites sur lui ; cet ouvrage, fait pour être distingué, excitera vivement la curiosité du Public & la satisfera. Malheur à celui qui, après la lecture de ce livre, n'éprouvera pas, pour l'auteur, le sentiment dont vous êtes pénétrée pour Rousseau. Mais, Madame, on vous a trompée, en vous disant qu'*il s'est donné la mort ;* & cette erreur que vous accréditez, peut avoir des conséquences si dangereuses par leur effet, si fâcheuses pour la mémoire de Rousseau, que je crois remplir un devoir sacré en me hâtant de la détruire. Un homme tel que lui appartient à l'univers, ses préceptes persuadent, ses exemples entraînent.

La mort de Rousseau est si touchante, si belle, si sublime, c'est une si grande leçon qu'un grand

homme, aux prifes avec la douleur, recevant avec reconnoiffance les foins qu'on lui rend, & voyant arriver, fans effroi, le moment prefcrit pour fa deftruction; cet exemple eft fi frappant pour moi, qui en ai été prefque témoin, que je ne puis voir fans douleur, accufer Rouffeau d'une action qui étoit loin de fon cœur, & en contradiction avec fes principes.

Non, Madame, Rouffeau n'a point terminé volontairement fa vie, le détail que vous rapportez des circonftances qui précédèrent fes derniers momens, n'eft point exact; Rouffeau ne pouvoit pas être inftruit de l'infidélité de fa femme ou du moins de la perfonne à laquelle il avoit accordé la grace d'en porter le nom, puifque ce n'eft que plus d'un an après la mort de Rouffeau qu'elle a eu des torts affez graves pour ne pouvoir plus refter à Ermenonville.

Les preuves que je m'offre à vous donner, madame, font la copie du procès-verbal fait par les chirurgiens, le témoignage de mon père, celui de M. le Begue de Prefle, ami intime de Rouffeau, & qui étoit à Ermenonville à cette fatale époque; enfin une relation qui contient les détails les plus circonftanciés de ce malheureux événement.

Votre attachement pour la mémoire de Rouffeau vous rend digne d'entendre la vérité, le mien m'impofe la loi de la dire. Je ne vous demande

point d'excuſes pour une lettre que ſon motif juſtifie.

J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble, très-obéiſſante ſervante,

DE GERARDIN, *Comteſſe Alexandre* DE VASSY.

REPONSE de Madame DE STAEL, *à la Lettre de Madame la Comteſſe Alexandre* DE VASSY.

UN Genevois, ſecrétaire de mon père, Madame, & qui a paſſé la plus grande partie de ſa vie avec Rouſſeau; un autre, nommé *Mouton*, homme de beaucoup d'eſprit, & confident de ſes dernières penſées, m'ont aſſuré ce que j'ai écrit; & des lettres que j'ai vues de lui, peu de temps avant ſa mort, annonçoient le deſſein de terminer ſa vie, voilà ce qui peut excuſer mon erreur, car c'eſt ainſi que j'appelle une opinion que vous combattez. Je penſois à joindre votre lettre à celles que j'ai écrites ſur Rouſſeau, mais quelques mots de bonté qui s'y trouvent, m'ont fait craindre qu'on ne me ſoupçonnât de m'être plus occupée de publier votre

551

ſuffrage que de juſtifier Rouſſeau. Eſt-ce le juſtifier, en effet, & jugerez-vous ſévèrement une faute qui porte avec elle-même une ſi grande excuſe, le malheur qui peut y entraîner? Vous, Madame, qui n'êtes environnée que de gens qui vous aiment, ces profondes douleurs ne peuvent vous être connues; mais vous avez un cœur qui doit les concevoir & les pardonner. Je crois donc que, ſi je me ſuis trompée, je n'ai pas fait tort à la mémoire de Rouſſeau; d'ailleurs, cet ouvrage connu ſeulement de mes amis, ne mérite pas de la corriger, ce ſeroit lui donner une importance qu'il ne peut avoir, & qu'il n'aura jamais. Agréez, Madame, mes remerciemens, pardonnez-moi de n'avoir pas, comme je l'aurois deſiré, rendu hommage au grand homme que vous avez aimé. Si je lui avois connu ce bonheur, j'aurois été certaine qu'il n'avoit pas quitté volontairement la vie.

J'ai, &c.

NECKER, *Baronne* DE STAEL.